

SONNET
A
JULIETTE

Immortelle Rose

Petit bourgeon rosé sorti de la terre mère,
Petite fleur qui se dresse à peine sur sa tige verte,
Petit soleil qui rit de sa forme parfaite.
Enfant chéri qui s'ouvre au contact de l'air.

Royale et majestueuse, elle s'est vite épanouie,
Vive et animée, elle a appris à danser,
Intelligente et pensante, elle a progresser.
Elle irradie de sa beauté et de sa vie.

De bébé elle s'est transformée en une jeune fille,
Rayon d'amour, c'est une étoile qui sans cesse brille
Et reconforte ses amis malgré ses soucis.

Un jour, un bourdon l'a capté, elle a aimé.
Un jour un pétale est tombé, elle a grandi.
Un jour je l'ai cueilli, ces vers m'a inspiré.

18 ans et toutes ses dents

Née renfermée sur elle même
Elle s'est peu à peu ouverte,
Elle a sourit, parlé sans problèmes
Enfin, elle s'est dressée sur sa tige verte

Royale et majestueuse, elle s'est épanouie ;
Le soleil princier l'a éclairé et réchauffé
Jaloux, il envie son ardeur animée
Tellement belle, il désire sa vie

Du bébé, elle est devenue jeune fille
Rayon d'amour, elle est joie et brille
Réconforte ses amis malgré ses soucis

Aujourd'hui, son premier pétale est tombé
Parce qu'elle a enfin pu fêter
Sa dix-huitième année, elle a simplement grandi

Voici donc ton petit sonnet pour tes 18 ans comme promis.

Le premier est la version définitive et le deuxième, l'ébauche que j'en avais fait le 6 octobre et restée comme tel le soir de ta soirée. Je l'ai un peu retravaillé et la différence est assez notable.

En faite, le deuxième si il est moins travaillé garde un petit côté gentil dans sa chute. Au moins, il correspondait plus aux circonstances que celui que j'ai écrit en deuxième. Mais, l'avantage du deuxième dans l'ordre chronologique des choses est qu'il soit en alexandrins. C'est un peu plus prestigieux mais j'y perds en authenticité, non ? J'ai encore des progrès à faire étant donné que mes rimes ne sont pas en ABBA,ABBA mais en ABBA et CDDC. Promis pour les 21 ans, je t'écris un poème dans les « normes ».

CELINE.

PS : En me relisant, je me trouve vraiment de plus en plus littéraire, c'est certainement à cause de contrôle de Lettres de ce matin... Je me suis habitué à bien écrire (du moins, j'essaie). C'est grave docteur ?

Rose forêt

La rose forêt semble loin, très loin,
Ses yeux naviguent dans le profond néant
Dans ses rêves, elle reste, elle pleure son amant
Son cœur souffre tout seul dans son coin.

Cette jeune fleur, seule, au cœur amoureux,
Loin, loin dans la forêt, perd ses pétales
Car le malheur l'assailit, et ses larmes de cristal
Tombent doucement désirant revoir les jours heureux.

Jolie fleur, crois en l'avenir, la vie te souriras,
Sois patiente, prends le temps d'attendre
Même si aujourd'hui tu es triste, tâche de comprendre
Que la forêt, ton charme et la vie t'aideras.

Charmante petite rose

La rose forêt semble perdue dans le profond lointain,
Ses yeux égarés naviguent dans le vide néant,
Dans ses rêves elle reste, elle pleure son amant absent,
Son cœur souffre, seul, dans un coin et ne fait plus un :

Brisé, son cœur amoureux voit déjà une fin.
Des larmes perlent sur sa robe claire au teint d'argent,
Son malheur cache son cristal et s'abîme au temps,
Meurtrie, elle désire revoir ces jours si lointains.

Jolie fleur au cœur amer et l'espoir déçu.
Jolis iris aux reflets verts, cela n'est plus.
Jolie jeune fille au cœur ouvert, tu semble triste.

Rose forêt impatiente au charme de mystère
Seule dans l'irréel, tu as peur de ne plus plaire
Mais oublies tes regrets : Personne ne te résiste.

Finalement, j'ai pas pu attendre tes 21 ans, j'ai réécrit le soir même où j'ai finis « Immortelle rose », le premier sonnet que je t'ai fait c'est à dire la fameuse « rose forêt ». En le relisant, je me suis dit que ça pouvait se retravailler. Surtout que ce n'était même pas un sonnet. Je crois que je n'avais pas eu le temps de trouver d'autres vers. Voilà qui mieux mais moins authentique car pas dans le contexte. Mais peut-être que ça m'excusera de mon retard... Je m'en suis voulu comme même de ne pas avoir terminer ton poème pour tes 18ans.. Je m'en veux toujours. En tous cas, je peut l'être.

Au faite, je fais un spectacle de théâtre le 30 septembre au théâtre de Montesson. Si tu veux venir, tu connais mon numéro.

Confession

Il était une habitude perdue, oubliée.
Il était un petit plaisir d'amies
Il était une habitude qui tombe dans l'oubli
Il était un petit plaisir

Jamais je ne te vois ma rose tant aimée
L'inspiration me manque et s'aigrit
En pensant aux habitudes et à la vie
Manquée.

Jolie comme un cœur aux yeux d'amour
Unique
L
Irradiante et radieuse de sa force
E
T
T
E

Il était un plaisir d'amies oubliées, laissé comme superflus.
Il était un plaisir d'amies retardé, laissé comme mort.
Il était une amitié à distance restée sans bords...
Il était un poème d'habitude qui pour toujours, fut.

Pour excuser mon retard.

A Juliette.

Ma muse.

Juliette ! Oh ! Juliette ! Ma Muse aux yeux de charmes,
Entends-tu mon cri de poète en perdition ?
Il se rit de ses vers ridicules et sans inspiration.
Tel un Roméo, j'erre seul vers un avenir calme.

Juliette ! Oh ! Juliette ! Cet avenir est trop calme !
Il porte ton absence, il porte ma déception.
Sans elle, tout reste sans verbe et sans admiration.
Sans Muse, le blanc poursuit et persécute mon âme.

Oh ! Juliette ! Quand reviendras-tu chanter mes vers ?
Oh ! Juliette ! Sans toi, tout s'abîme et tout se perd !
Mes poèmes s'arrêtent car sans ma Muse rien n'est plus !

Oh ! Muse de Juliette, je ris de tes Roméo !
Je me ris de tout ce qui fut manque de mots !
Je ne veux qu'écrire, qu'enfin, tu m'es revenue !

SONNETS
AMERICAINS

<u>SHE WAS WAITING</u>	<u>ELLE ATTENDAIT</u>
<p>She was on a street Alone, she was waiting For who ? Her father ? Her boyfriend ? I don't know</p> <p>She was waiting on a street I don't know her I don't know her But she was pretty She was waiting alone</p> <p>A man takes her She was eleven Blond haired and blue eyed She was intelligent Pretty but slim</p> <p>She was innocent She discover what are really men She was waiting Playing or working</p> <p>And she meets the death !</p>	<p>Elle était assise au bord de la route Tranquille et seule elle attendait sans doute Peut-être sa mère ou son père Elle venait de quitter son frère Elle jouait avec son jeune chien Elle rêvait de son petit copain</p> <p>Insouciante et seule sur son banc Jolie enfant d'à peine onze ans Elle attendait, elle rêvait gentiment Elle est partie en un instant</p> <p>Un homme est venu Elle était seule et menue Elle n'avait pas douze ans Les cheveux blonds, les yeux bleus Dans la nuit, près d'un parc de jeux Innocente, elle attendait sur un banc</p> <p>Maintenant sa famille porte le noir Dans ce monde sans espoir Je ne l'ai jamais vu, jamais connu Je sais qu'elle n'a pas beaucoup vécu C'est comme ça, il ne faut pas demander pourquoi</p>

Inverse

Née refermée sur elle-même, son cœur est amer
Habitée par l'indicible enfer de l'envie
Meurtrie par les désirs contradictoires d'une vie
Noire. Elle s'évanouit perdue de son cœur désert.

Destin aussi faible qu'un soleil d'une claire lumière
Trônant majestueusement sur une ridicule nuit
Belle, comme la pensée dans un invivable ennui
Aime à se réfugier dans les barreaux de sa chaire.

Splendide déesse, reine monde qu'elle ne veut qu'en elle même
Univers abject et doux que les autres dédaignent
Paisible place d'un corps déchiré plein de rancœur

Fuite d'une folie fraîche lourde d'une foule de préjugés
Ils s'abîment dans leur monde parfait et surmoulé
Profit d'un seul être à vivre au gré de son cœur.

Ivre rue

Quelque part dans un pays brumeux
Une jolie jeune fille, étudie un peu
L'air est pollué, la rue est remplie
Elle regarde les gens s'agiter sous la pluie

Elle est simple , un rien l'a fait rire
Elle aime la vie, manger et jouer
Son père lui a demandé de sortir
Pour se détendre, aussi pour le dîner

Il pleuvait et c'était le soir
Elle vit dans un quartier si noir
Près d'un bar. Il fallait traversé

Un homme conduisait ce soir là
Elle avait déjà fait quelques pas
En un instant sa vie s'est arrêtée.

Au bon vin

Quelque part dans un pays brumeux et pluvieux,
Petit ange aux yeux d'or et aux cheveux d'argent,
Tu regardes déconcentrée marcher les passants.
Leur air est polluée, leurs pas si ennuyeux.

La triste rue se remplit, ton cahier sous les yeux
Tu te ris de ces gens qui courent après le temps.
Lassée, tu voulais te reposer. Demandant
A ton père de sortir pour te détendre un peu.

Innocent, il t'envoya chercher du bon pain.
La ville est noire, les trottoirs légèrement bruns,
Les routes sont glissantes, les passages mal dessinés.

Innocente, tu habites près d'un bar « Au bon vin ».
La nuit est sombre, l'homme au volant a les yeux pleins
Tu as traversé... Un pas... Ta vie s'est arrêtée.

L'enfant joyeux

Il était petit et intelligent
Il ne mange pas tout le temps
Il aimait rire et jouer
Il est pourtant souvent cloîtré

Tout était calme ce jour là
Il voulait jouer dans un autre endroit
Il est sorti pour marcher pour courir
Sa mère ne l'a pas s'enfuir

Il a couru, il a marché un peu
Il a beaucoup sauté, si joyeux
Il est allé là où l'herbe est verte

Il a marché sur une mine
On l'a retrouvé la bouche ouverte
Le corps décapité près d'une capucine

Rayon désiré

Petit rayon de soleil aux blonds cheveux blancs,
Grand garçon aux mains responsables et travaillées.
Sa prison est une maison blanche peu éclairée.
Ses yeux intelligents pétillent en souriant.

Calme comme un jour silencieux au dessus du temps,
Triste comme une ville détruite par les cris oubliés,
Sa journée semblait pouvoir le laisser jouer.
Sa mère ne l'a pas vu s'enfuir en cuisinant.

Joyeuse petite étoile filante au rendez vous
D'une lune verte pour s'évader loin de ce monde fou.
Pour un univers lumineux presque parfait.

Soudain, dans une lumière complète, un calme plat,
Sur une simple pierre toute de métal il sauta.
Son corps miné fut trouvé éternel à jamais.

Besoin différentiel

Les regards se tournent vers moi
Que lire dans ces reproches ?
Me méprisent ils ? Pourquoi ?
Qu'ai je fait ? Nous étions si proches.

Quel changement ! Je ne comprends
Ils devraient m'aider, j'ai si peu de temps
Plus personne ne semble m'aimer
Pourtant ma fin arrive, je le sais.

Je ne fais déjà plus partie de ce monde
J'ai une maladie qui est immonde
Je l'ai eu car je ne vis pas comme eux

Ils méprisent pour ma différence
Ils me détestent dans leur indifférence
Pourtant, j'ai si besoin d'eux (malheureux !)

SONNETS LITTERAIRES

Amour en flamme

Flamme d'amour incandescente d'une mer agitée
L'âme s'échoue sur des paysages jonchés d'écumes
Tiraillement flou des abîmes qui pèsent comme une plume
Sur mon cœur gelé par une eau fragilisée.

Voyage amoureux par des cimes abîmées
Bateau isolé fantôme d'une seule amertume
Dérive d'un être sans repère perdu dans la brume
J'erre égarée sans boussole éccœurée d'aimer

Amour, amour prison de ma vie éplorée
Amour d'une goutte tombant sur ma joue desséchée
A moudre mon cœur heureux aussi vite qu'une enclume

Amour !Tendre illusion d'un doux rêve trop aimé
Ton parfum s'évapore, encore, mon désir l'hume
Mon amour s'enfuit et je ne peux que pleurer.

L'ange blond

Tendre ange aux yeux d'amour, tu es plus fort qu'un grand.
Ta longue souffrance a envahi ton petit corps,
Les médicaments n'ont pas d'effets. Et encore
Une fois tu pleures silencieux dans ce lit blanc.

Jolie bouille à la moue dessinée légèrement,
Tu ne dis rien quand on te pique et tu t'endors.
Au réveil tu regardes toujours le même dehors.
Tes plaies s'embrasent ; souvent. Rien n'est plus comme avant.

Tu es là, à périr, ta bouche reste fermée,
Les regards révoltés de ce trop jeune bébé
Nous laissent impuissant, sans pouvoir changer ta vie.

Petit être de chair je désespère de te voir
Guérir. Après une larme, un jeu, une simple histoire
Enfin tu souris...

Simple cadeau donné à ma misérable vie.
Imagines tu la joie que tu donnes en cet instant
Mon cœur retourné s'emballe d'un sentiment si grand
Tu illumines si faible bien plus que n'importe qui

Tu as si peur la nuit, tes cris résonnent déchirés
Dans ces couloirs vides et dénudés. Ils sont si noirs
Et froids. Ils me paralysent dès que vient le sombre soir.
Tes cris. Comment te soulager et enfin t'aider ?

Tes cris encore. Ta peur encore. Tes sanglots encore.
Ta souffrance envahit ta vie. Jamais, tu ne dors.
Dans ta chambre, seul, recroquevillé sur toi même, tu gis.

Tes sanglots encore. Ta peur encore. Tes cris encore
Ton corps brûle. Tes plaies survivent. Jamais tu ne t'endors.
Un silence...Mon cœur frémit.

Petit être qui n'est plus, où es tu ? Tu m'as laissé
Je pleure, égoïste maudissant mon pauvre sort.
Je pleure, ne pensant au soulagement de ton corps.
Petit être qui n'est plus : les nuits se sont calmées.

Ces couloirs sont toujours aussi vides et noirs.
Ces chambres sont toujours aussi tristes et leurs lits, trop grands.
Les couloirs carrelés sont toujours aussi blancs.
Ils n'ont rien changé mais rien n'est pareil. Plus d'espoir

N'habite cet immeuble noir. Il est tard. J'erre encore.
Je te cherche. Je ne te trouve. Que faire alors ?
J'erre encore. Je cours. Où es tu ? J'entre chez toi et crie.

« Il est parti. » Ton lit est vide encore habité
Par ta souffrance. Je pleure tes yeux bleus animés.
La larme va t elle couler ?

Une farandole de noir est venue te prier
Une foule de blouses a dit adieu à ton maigre corps.
« Quelle est petite cette boîte ! » répète-t-on encore.
Silence! Silence enfin! Comment osez vous parler ?

Aucun mot ne doit être et ne peut être dit.
Mon œil reste sec mais mon cœur étouffé se tord.
J'agonise et tombe haletante t'appelant encore
Pourquoi ne cours tu pas avec les autres qui rient ?

Où es tu ? Pourquoi m'as tu quitté si rapidement ?
Que vais je devenir sans toi ? Rien n'est plus comme avant
Ce temps perdu passé loin de mon être adoré,

Qu'en faire ? Les journées défilent toujours aussi noires,
Toutes, elles se succèdent et on vide déjà tes armoires
Ma larme va t elle couler ?

Comment continuer à vivre ? Mon âme est déchirée.
Ma joue pâle reste sèche. Mon cœur toujours meurtri
Revoie ces instants magiques gravés dans mon esprit.
Comment continuer à lutter ? Je suis torturée

Par ces souvenirs chéris tous les jours vivants.
Je vois encore tes yeux de mystères, tes boucles d'or
S'emmêlant dans ces champs où tu courais sans efforts.
Tu revenais rouge avec ton sourire charmant.

Quand tu t'étais tâché, tu aimais me faire croire
Des histoires d'aventuriers que j'étais seule à voir
Comme le signe d'une imagination pleine de talents.

Vivant tu étais un rayon ensoleillé ;
Nos ballades sur la plage tu te laissais poussé
Par le vent...

Tu me criais : « Maman regardes comment je fais ! »
Tes vêtements flottaient comme une lumière dans le noir
Tu étais si petit qu'on ne pouvait te voir
Dans ces habits blancs où tu sautais si léger

Je n'ai plus rien maintenant que ton souvenir
Je ne peux pas pleurer et démissionner
C'est la seule chose qui reste : te pleurer.
Te dire adieu ? Je préfère encore sourire...

Rire amer ou rire coincé par un estomac noué
Gorge serrée, ventre tiraillé mais je ne peux
Me résigner à pleurer. Tu revis déjà à mes yeux
Tu es là et je m'inquiète que tu te sois si éloigné.

Tu es loin mais tu es là, prêt à surgir
Tu es là, plein de vie à te cacher tout le temps.
Tu surgis, blanc et froid. Ton corps commence à pourrir.

Pouvait on imaginer quelque chose de pire ?
Je frissonne. Je ferme les yeux. Ta main se tend.
Une dune, un creux et ta main que je te touche pour mourir.

J'ai tout arrêté et j'ai renoncé à la vie
Mon ange blond est éclairé ma vie
Un jour de vent et de gris, il est parti avec sa vie
Il était mon tout, mon être, mon sens, ma vie.

Que faire autrement ? Tout cela n'a plus de sens maintenant...
Que j'ai perdu mon enfant

SONNETS AMOUREUX

Silence espéré

Plus rien ne respire, plus rien ne vit.
Plus rien ne rit et plus mon cœur ne sourit.

Tu étais tout, mon être, mon enclume,
Mon rayon de soleil sous un clair de lune.
Mon sourire du matin et mon café du midi,
Mon sucre doux dans mon monde d'amertume ;

Juste ma raison de vivre et survivre,
Un sens a mes questions de femme ivre.
Ebriété ou quête d'une réponse à cet univers,
Tu me comprenais d'un coup d'éclair.

Tu ne l'a jamais su, jamais déclaré, jamais entendu...
Peut être l'as tu senti ? Peut être l'as tu deviné ?
J'espère et j'imagine mais pour toujours j'ignore la vérité...
Lâche sentiment inavoué d'un cœur silencieux et perdu.

Pourquoi ce silence comble t il mon estomac noué ?
Jamais mon nœud ne s'est défait pour éclater ou prononcer...

Ma gorge est sèche. Et avide se serre, se timide et se compresse,
Derrière ces mots et ces images inventés qui la pressent
De hurler à un être aimé, tout ce cœur en souffrance d'aimer !
De crier et se déchirer pour une miette de cet amour imaginé.

Je pense, j'espère, j'invente et je projette en attendant avec le temps...
Il n'y a rien de plus douloureux, chaleureux et malheureux
Que cet espoir nourri de enfin pouvoir t'aimer.
J'erre, je sombre a ta recherche, tout pour entrevoir tes yeux.

Je veille tes gestes, t'entrevoir et faire de ma journée un soleil.
Seule dans cette foule, j'espère, j'erre et te surveille.
J'erre et j'espère te trouver et dire comment je suis ici
Et pourquoi j'y suis arrivée, juste pour te dire « Oui »

Oui, je t'ai aimé... et je t'aimerai si tu es prêt.

Etat d'absence

Ses yeux mes transpercent de leur cristal
Ses paroles me brisent de leur aval
Ses gestes me succèdent de leur vie
Son mystère me regarde au ralenti

Mon cœur se serre à sa pensée
Mes yeux se ferment à son toucher
Ma gorge se contracte à son odeur
Mes sens s'affolent près de son cœur

Mais il n'est plus là...
Il est parti.
Le voilà qu'il me laisse là...
Le voilà qu'il s'en va loin d'ici.

Quand le voir ? L'apercevoir ?
Quand lui parler ? Le toucher ?

Mais il n'est toujours pas là...
Rien à faire, il ne revient pas.

L'estomac crie, se tord et s'évanouit.
Je m'abandonne, seule dans mon ennui.
J'essaie de l'oublier, de ne plus y penser,
Je me nourris pour mon ventre affamé.
Mais il est la seule source de vie,
La seule air qu'il me faut respirer :
Il n'y a que lui
...
Lui et toujours lui
...
Seulement lui.

Mon estomac se noie,
Mes yeux se voilent, il fait noir,
J'ai froid,
Moi aussi je pars.

Brisé

Le vase maladroit tombe d'un geste arrondi
sur le sol de glace et se brise. Mille étoiles de poussières
de cristal s'éparpillent sur le blanc parterre
et casse l'écaille rosée des écueils de la verrerie.

Les petites lumières s'entrechoquent sur le carrelage muet
Tandis que les particules scintillent d'un cri blessant.
Le rose embrume les perles qui coulent du banc
Assis sur le pantalon de lin taché de regret.

Ce vase de famille vieilli par les années est perdu
En un instant d'inattention et de colère passagères.
Le précieux souvenir fragile d'une union déçue

Eclate le dernier ciment d'un palier commun.
L'encre coule rouge et se mélange au cristal éphémère.
L'engagement matériel se casse comme un simple vase commun.

Lassitude

Que de tiraillement pour un enfant !
Que de questions qui fusent et se perdent dans le temps
Pourquoi tant d'incertitudes et d'interrogations
Il en est assez de vivre sans avenir ni vision

Je me lasse et me casse de cette absence

Quand me verras tu ?

Assez de mots, assez de rêves,
J'en ai assez de sentir et de ressentir.
J'en ai assez de penser et de t'écrire
Tout ces mots. Assez de vivre sans trêves.

Lettre ouverte à celui qui m'attend.

T'enlever de mes pensées, t'enlever de mes pensées.
Ne plus chanter des chansons la musique survoltée.
Plus de souvenirs des moments passés.
T'enlever de cette tête, t'arracher telle une passionnée
T'arracher de mon cerveau et t'éjecter de ma vie.
Ou de mes pensées. Dire que c'est fini.
Déchirer ma peau, découper mon cœur et l'arrêter de battre.
Mourir si tu vis encore en moi. Ne plus se débattre.
T'oublier de mes pensées, devenir amnésique et sans émoi.
Tout pour ne plus penser à toi.

Un jour, tout a été fini. Je suis partie.
J'y ai pensé, j'ai eu honte, j'en ai ris.
J'ai pensé à toi.
Oui, j'ai pensé à toi.
Oui, j'ai tant pensé à toi.
J'ai écrit, j'ai rêvé, je n'ai plus dormi.
J'ai été nerveuse. J'ai moins ris.
Je t'ai remplacé. Juste un instant.
Je t'ai revu, j'ai eu peur un moment.
Peur que tout devienne réalité.
Oui. Peur que tout soit enfin réalisé.
Veux tu donc tout abîmer ?
Non, je ne veux pas de réalité.
Je ne veux pas d'une vie commune.
Je ne veux pas d'une vie à la une.

Je ne te veux plus.
Ton image ridicule revient, son effet a enfin disparu.
La désillusion, la déception et la réalité qui apparaît enfin .
Et puis quoi ? Je veux la fin.
J'attends ta fin.
Elle sera tienne. Elle sera ta décision.
Elle sera tes indices et mon illusion.

Elle sera irréfléchie mais pour la vie.

Je t'attends, avec le temps s'il faut.
Je t'attends, toi mon égal, mon jumeau.
Je veux une vie d'aimée.
Je veux une vie d'aimée.
Je veux, je veux et je me déçois.
Je veux, je veux et je ne peux pas.
Je veux, je veux et je ne peux.
Rien ne peut...

Je lance un appel. Je lance un appel.
Je lance un cri de peine.
Rien ne peut.

Lettre secrète

Je veux un réaliste, un précurseur et un sensible.
Passionné par la vie et plein d'idées d'avenir.
Je veux que ce soit possible.
Passionnée par la vie et plein d'avenir.
Je veux pouvoir tenir.
Passionné par l'amour qui peut nous unir.

IL a une copine

Un jour j'étais prisonnière

Et puis j'en ai marre de tous ces mots, je n'ai plus à l'attendre, non, je n'ai plus à l'attendre

Car il ne m'a jamais attendu

Je suis libre maintenant, oh oui, faite que je prenne conscience d'être libre, absolument libre

Non, je ne veux plus l'attendre, non, je ne veux plus l'attendre

NON

Maintenant, le bilan de ma vie se dresse devant cru et sévère

Je travaille peu et mal

Je n'ai que peu de personnalité du moins imaginé

Et je n'ai aimé que des images !

tu étais là, ce jour là que pour tirer un trait sur ce que j'ai pu ressentir sur toi et pouvoir enfin t'oublier !

Adieu à toi, ton image et tous ces sentiments qui n'ont existé que pour moi ! dur constat.

Adieu,

Je n'aurai été qu'une écorchure à votre quotidien. Un souffle qui vous a envolé à un ordinaire.

Au revoir,

Je n'aurai été qu'une blessure à votre cœur. Un vent qui vous a murmuré à un amour.

À bientôt,

Je n'aurai été qu'une lumière à votre âme. Une tempête qui vous a adouci à une mort.

À tout à l'heure,

Je n'aurai été qu'une boussole à votre vie. Une vague qui vous a changé à un rêve.

À Jamais,

Je n'aurai été qu'un être à votre corps. Un élément qui vous a respiré à un sens.

Bonjour,

Un hibiscus est venu ce matin,

Il montre le chemin,

Il murmure qu'il aime,

Il écrit à un poème,

« Amour »

À Jamais,

Je ne suis qu'une princesse sans réalité. Un conte qui a été écrit pour ravir les enfants.

À tout à l'heure,

Je ne suis qu'un panneau sans direction. Une route qui a été bloquée pour faire des travaux.

À bientôt,

Je ne suis qu'un oiseau sans plumage. Un animal qui a été dépecé pour servir le dîner.

Au revoir,

Je ne suis qu'une femme sans homme. Un corps qui a été créé pour attirer des regards.

Adieu,

Je ne suis que des mots sans consistance. Un cahier qui a été rempli pour inspirer un auteur.

Amour,

Un hibiscus est tombé ce soir,

Il montre le noir,

Il crie qu'il abhorre,

Il écrit à la mort,

« Bonjour »

Adieu & Bonjour

19 octobre 2006

From sand to river, from jungle to savannah, from one dream to another

I surrender

I'm surrounded by water of yellow stone

Astonished by its fever

And I fly under the river

Emptying my soul and bone

From sand to river, from jungle to savannah, from one dream to another

I encounter

In the rhythm of its smiles

A poet along the hundred miles

Dancing each kilometre

With pen in his player

From sand to river, from jungle to savannah, from one dream to another

I remember

Dream a little dream of me

And this song of Savannah

Picturing a bay Northern Kenya

Where the sand is green and the blue is a Tree

From sand to river, from jungle to savannah, from one dream to another

I enter

New hope new picture

Of cloud of rain of thunder

Risking the sun and the nature

To let in a new comer

And hope comes with another, October 2009

J'aimerai être malade, pour m'assurer qu'ils m'aiment,
J'aimerai mourir, pour m'assurer qu'ils me pleurent,
J'aimerai partir, pour m'assurer qu'ils m'envient,
J'aimerai fuir, pour m'assurer qu'ils me cherchent,

J'aimerai disparaître sous terre avec ma honte
J'aimerai tomber dans un précipite pour oublier avec le vertige
J'aimerai échouer mon corps contre mille rochers pour pénétrer les abcès puant de mon être
J'aimerai que la vie s'arrête, qu'elle stoppe cet enchaînement terrible.
C'est la honte des autres, le mal infligé aux autres qui pollue mes sens et me rend misérable.
Qu'avons-nous de grands ? Je ne sais pas car je ne suis pas. Je suis minable de mes pêchés.
J'appelle la foi dans une infidélité inutile. Il est si facile de croire de demander de l'aide
quand on oublie toujours celui qui nous domine. Existe-t-il se demande-t-on lui qui parsème
la vie de ses signes. De l'amour à profusion que nous n'avons aucune légitimité à recevoir.
Pourquoi me bénis-tu seigneur ? Pourquoi me protèges-tu ? Ton règne me surpasse et
m'envahit. Tu domines tu protège ton ange de pêchés. Tu offres sans compter et tu
m'apprends. Jamais tu ne me punis. Mais arrêtes bon sang !

Elle était si fatiguée de se réveiller et souffrir à cause de vous.
Elle flirtait avec des tentations où elle s'étendait telle à Ophélie.
Elle pensait des mots, des rancœurs que son âme ne supporte et n'avoue
Pas. Elle combat pourtant, tout est terne autour d'elle. Rien ne luit

Dans ce lis présage d'un avenir qui s'allonge, s'absente et se noue,
Dans ce brouhaha noir qui grésille et tort ses oreilles et son ouïe,
Dans ce fermoir de méchanceté lâche qui tombe

Le sel de sa peau Miroir
qui ne peut plus
Reflète la douleur des mots
D'un coeur qui n'a pas pu
Ecouter la mélodie.

Les larmes de la vie
Tombent d'une souffrance aiguisée
A chaque son qui sourit
Au rythme de la voix tant aimée
D'un cadeau interdit.

Le silence d'étain
Mure les pleurs du soir
D'un tissu ardent et vain
Au corps du désespoir
L'amour désormais sommeil.

Son paradis devient enfer
Et ses yeux ne regardent
Ce bonheur qui doit se taire
D'une vie pour toujours hagarde
Pour une boîte aux merveilles.

La boîte aux merveilles

Et si je mourrais ce soir, j'aimerais lui avoir dis
Et si je pars demain, j'aimerais avoir su de lui
Et si j'étais là aujourd'hui, j'aimerais être avec lui

Un démon m'a pris cette semaine
Il titille les alarmes de mon coeur
Il joue avec les rimes de mon visage
Un démon m'a envoûté cette vie
Il questionne les reflets de mon âme
Il sollicite les serpents de mon corps
Un démon m'a murmuré ce soir
Il est un cap sur ma terre
Il est une carte sur mon univers

Et si tu quittais cette terre, tu serais certain
Et si tu délaissais cette ville, tu serais convaincu
Et si tu abandonnais cette chambre, tu serais affirmatif

Un ange l'a rencontré quand il était en chemin
Il n'était pas des cieux ni des jardins
Il n'était pas des bas fonds ni des roches
Un ange lui a parlé quand il était endormi
Il ne disait ni les prières ni les étoiles
Il ne disait ni les profanes ni les jurons
Un ange l'a questionné quand il était ivre
Il ne répondait ni des accusations ni des vérités
Il ne répondait ni de la couleur ni de la mer

Et s'il n'y avait pas d'heures de jours d'années
Et s'il n'y avait pas de paroles de phrases de mots
Et s'il n'y avait pas de coeur d'âme d'amour

Il n'y aurait pas de destin sur ce qui fût écrit.

Ce qui fût écrit.

Chaque jour je suis plus heureuse. Un enfant me vole tous mes rires, un rayon dérobe mes souliers et je sautille. Ils passent renfermés quand je suis rose. Pourtant, ils n'arrachent pas à mon hypnose ses délires. Et dans un bruissement de passants, je soupire. Je n'arrive pas à être malheureuse quand pourtant tout est triste. La désolation de mon âme est si présente qu'elle ne m'atteint plus. Plus rien ne ricoche dans mon gouffre de papier. Avez-vous déjà eu cette impression de flotter ? Je dévisse mes joues et j'ai l'impression que tout glisse. Je ferai tout pour qu'ils haïssent et que je ne sente plus ce réglisse doré dans ma bouche et que m'envahisse leur jaunisse pour qu'enfin, je palisse. Je voudrais temps avoir leurs rimes en isses.

Je voudrais gratter mon écorce, décoller ma peau, enlever mes vêtements, déchirer ma carapace pour qu'enfin je sois en face de ce miroir de réalité. Que je sache où regarder les défaillances d'un corps trop imparfaits. Je m'enfonce dans mon sommeil et je ne dors plus. Des gorges baignent dans mes yeux, elles sont si lourdes et si profondes, Je ne les supporte plus. Je voudrais qu'elles explosent mais je ne veux qu'elles s'exposent. Comment ? Tous verraient mon ressentiment, mon amertume, ma désolation. Je n'arrive plus à dormir. Chaque fois surgit le besoin d'écrire, d'abrèger ma fuite pour cacher ma souffrance. Et dans mes rêves je danse sur un tapis d'étoiles qui ornent mes sourires. Je vis dans une voix lactée de saphirs dont je suis la souveraine et j'expire. J'abrège ma colère, mes amants, mes passions pour un toucher de raison. Tout passe et je trépasse dans cette mélasse qui m'agace. Je soupire. J'expire. Je souris.

Chaque jour je suis plus heureuse. Le temps défile sans fil et je tire Ariane de ses songes pour une bobine de pourpre. Ses ailes étaient trop courtes et le prince trop long pour défaire de mes souliers les épines qui gangrènent mes pieds. Chaque entaille gît comme une onde sans sillon. Elles traînent, elles sont si lentes, si lourdes, si encombrantes ! Mais qu'avez-vous idiots à vous laisser cuir sous ce soleil de satan. Remuez-vous que votre vie ait un sens ! Vous n'effleurez qu'une lucarne aux alouettes et chantez des rimes écrites pour vous. Vous n'avez rien. Rien que je puisse vous envier et pourtant, sur mon séant, à bâtir, à conquérir, à gravir, je me languis. Je meurs dans ma tourmente sur active et l'ennui me ronge. Je vous envie ces prisonniers de sable qui vous servent de maisons. Je vous envie vos peintures d'ailleurs qui encerclent votre néant. Je vous envie ces desserts

.

Des mots.
Toujours des mots.
Je ne sais plus ce que sont ses mots.

Des mots.
Qui content et qui comptent.
Qui volent au-dessus de mon esprit.

Mais qu'advient-il des mots, quand ils vivent loin de ma voix ?

Ses mots.
Qui m'oppriment et me libèrent.
Ils sont des entailles de porcelaine.
Ils sont des nuages de merveilles.
Ils remplissent mon cœur.
Puis le vident.

Ses mots.
En deçà de la vérité.
Toujours au-delà et hors de la réalité.

Mais que deviennent-ils ses mots, quand ils se posent sur la chaleur de mes baisers ?

Nos mots.
A la croisée d'un chemin de pierre.
Au firmament du soleil qui scelle.
Se gomment à chaque contour de la vie.
Résonnent à la douceur des miroirs.

Nos mots.
Des apôtres et des oiseaux.
Coupent le vent.
Encore.
Toujours hors du temps.

Mais que deviennent-ils nos mots, quand ils se posent sur la chaleur des lèvres d'elle ?

Tes mots.
Des omissions qui deviennent colère.
Des cortèges sans fleurs seulement douleurs.
Des rêves secrets que le monde écoute et connaît.

Tes mots.
Ils me disent une vie.
Ils veulent un songe qui s'éteint.
Ils crient sans voix.
Ils cisailent mes oreilles et mon cœur.

Mais qu'advient-il de tes mots, quand ils fatiguent les sons du toi et moi ?

Ces mots.
Tous ces mots qui nous unissent.
Et nous défont aussi.

Ces mots.
De toi.
De moi.

Ils écrivent ce nous qui combat face au temps.

Mais qu'adviennent-ils ces mots, quand ils se posent sur la chaleur du temps ?

« *La chaleur du temps* »

Des mots.
Tellement de mots.
De si beaux mots.

Des mots.
Qui chantent et enchantent.
Qui tourbillonnent dans mon cœur.

Et ils s'écrivent des mots, combien rythment-ils le songe du vol au temps...

Ses mots.
Attendus et chéris.
Ils illustrent une calligraphie d'or.
Ils habitent une maison d'encens.
Ils embaument la suavité de l'anis.
Puis le déshabillent.

Ses mots.
Sonnant de beauté.
Répondant à l'éternité.

Et ils se décrivent ses mots, comme ils se disent de la courbe du vent.

Nos mots.
A l'aurore d'un rayon d'argent.
A l'aube d'une nacre de vagues.
Eclairent la boussole d'une voile.
Tracent les fleurs des rives des hommes.

Nos mots.
Silence et sourire.
Libèrent l'envol.
Soufflent.
Au-delà du firmament.

Et ils s'écrivent nos mots, combien disent-ils de la courbe du temps.

Tes mots.
Des douceurs de sourires.
Des joies d'enfants seulement bonheur.
Des espoirs tant rêvés qu'ils se murmurent à la vie.

Tes mots.
Ils se répètent à la force.
Ils veulent un tout qui dénie le rien.
Ils bercent l'avenir.
Ils envahissent les frissons sereins.

Et ils se décrivent, comme ils rythment le songe du vol au vent...

Ces mots.
Tous ces mots qui portent notre âme.
Et nous construisent.

Ces mots.
De vous.
Seulement de vous.

Et quand ils se lisent ces mots, combien ne voguent-ils pas sur la douceur du vent ?

« *Sur la douceur du vent* »

Le jour, la nuit.
Le jour sourit, la nuit pleure.
La nuit entache l'esprit que le jour efface de sa vie.
Puis à nouveau.
La nuit inonde de ses poignards le fond de son coeur.

Le jour, la nuit.
La nuit défigurée, le jour belle.
Le jour tout est possible, plus rien n'est vrai, tout est espoir.
Puis à nouveau.
La nuit respire la vérité trompée désespérée anéantie.

Deux visages flottent sur la lune.
Celui du jour. Invisible, qui cache ce que tourmente la nuit.
Celui de la nuit. Lumineux, qui brille sur les sourires affichés par le jour.
Derrière la lune, une étoile souffre pourtant.
Elle luit. Elle irradie.
Et à chaque fois qu'elle ment, elle s'éteint aussi.

A chaque jour, à chaque nuit,
à nouveau,
elle meurt, elle vit.

Le jour, la nuit.
Un combat aux mille phrases, aux mille naufrages, aux mille égards.
Elle écrit sur le chemin.
Elle dilue les mots
Pour qu'ils se cristallisent dans un coin de son esprit.

Un jour, une nuit,
Le jour et la nuit ne se distingueront plus.
L'un deviendra □ □ □ p l'autre.

Un jour, une nuit,
Où les mots la tueront
Où les mots la sauveront.

Peut-être.

Les deux visages .

L'enfer est de papier, la parole est d'étain
Il étend ses serpents aux oreilles de l'amour
Il est aimant dit-il à se moquer pour toujours
De celle qui l'aime, fidèle elle l'attend en vain.

L'enfer est de ses mains, sa parole déteint
Sur ma vie aux oreilles sifflantes de ses détours
Sur sa vie dit-il, souffrance qui ment aux jours
De celle qui lui sourit, avec son enfant aux yeux bruns.

Donnez-moi une raison de pardonner... aux éléments
De sa fable de miel qui abîme les cœurs aimants,
... Sans perdre espoir que demain tout va luire.

Donnez-moi une raison de rester... avec le temps
D'un conte de sable qui attend mon cœur d'enfant,
... Sans prendre mon stylo et tout lui écrire.

Donnez-moi une raison... de continuer à mentir

Du jamais vouloir être aimé.

Ce soir, je me lève à l'aube du déchirement des ombres.
Ce matin, je m'endors à la mort de la faillite du monde.
Plus rien ne brille, plus rien ne luit.
Plus rien ne vit, tout est féroce et scintille.
Sur le coucher de ma défaite.
Aucun mot, aucune phrase. Juste des regards.
Illusion vraie d'espoirs fous qui pourrissent mon cœur et broie ma vision. Dans le noir.
Qu'espérer ? Que demander ?
Il n'y a plus rien. Plus de force pour combattre, plus de raison pour abattre.
Ce soir se balance le fleuve de mon récit.
Muet et terrible.
Ce matin se couche avorté du rien dire le nouveau et le gâchis.
Seul et stupide.
Rien de plus beau et toujours la même symphonie.
Les mêmes jours ruminent et s'enchevêtrent sans volonté d'y croire, sans une lueur d'espoir.

Tout brille ce soir où se déverse cette fine buée, cette unique pluie.
Tout luit ce soir où les étoiles se rient, où il m'a dit.
Que le sol mouillé de mes larmes acides s'oxyde et meure mon cœur pris.
Point de lutte, point de ménage. Il n'y a rien à croire dans ces présages.
Sinon celui de la destruction et de la résignation à ne jamais vouloir être aimé.
Ne jamais croire que l'on pourrait vous aimer.
Ce matin, le soir a scellé le sort de l'aube sur des rosées d'un rouge mouillé de sang.
L'amour n'est que diversion et déception. Foutaise et sédition.
Aujourd'hui, tout s'arrête et tout luit. Tout revit et rien ne brille.

Il a été avalé l'amour qui s'était réservé.
Seule, l'amertume rigide d'un regard de plus en plus – et trop- étanche seul le leitmotiv de la couleur.
Rose cœur et philosophie du ne pas vouloir être aimé.
Ce nouveau théorème qui triomphe de cet été des amours en cet hiver de mes jours.
Il a dit. Il a avoué. Qu'il soit damné ...
Et mon amour aussi.
Pour toujours. Pour ma vie.
Un ruban tombe sur ce nouveau contrat.
Vert, rouge, bleu qu'importe... Tant qu'il restera.
Il ne vaut la peine de rêver ... Autant ne jamais vouloir être aimé.

Peur de souffrir me direz-vous ?
Misanthropie modernisée ?
Ou lassitude du monde où circule ces parfaites exposées.
Regard sur ce monde jette la philosophie du soupir résolu d'un nouvel espoir...
Celui du ne jamais vouloir.
Bienvenu dans la satisfaction frileuse d'une protection codifiée et filmée de la philosophie du jamais plus.
Ce matin se couche au soleil du désarroi doré : celui de ne jamais vouloir être aimé.

La perte de foi

Ils me disent de croire à l'amour, de croire à la paix.
Ils me disent de croire à ce qu'ils font, à leur grandeur.
Moi, je suis seule et je ne vois que leurs rouges plaies
Que détournent leur candeur.

Ils me disent qu'ils sont raison de leur savoir dit et décrit.
Ils me disent qu'ils vont là où l'univers sera meilleur.
Moi, je suis sans sens et je ne vois que les flammes meurtries
Que révèlent leurs erreurs.

Ils me disent qu'ils contrôlent et organisent sur leur pierre.
Ils me disent qu'ils progressent et pensent bien la communauté.
Moi je suis sur mon séant et je ne vois que leurs vers
Qui cachent leur funeste vérité.

Nous ne sommes rien. Nous ne sommes que des hommes.
Des reliquats d'une histoire répétée car nous sommes
Incapables.

Nous ne sommes rien. Nous ne sommes que des imbéciles.
Des sceaux vides pleins de sel et d'éphémère visible trop
Mortels.

Vous croyez que vous allez changer ? Révolutionner ce rythme épuisant ?
Vous voulez heurter les fleuves et déchirer les feutres.
Tous sur nos territoires de fleurs et de papiers neutres
Nous n'avons que faire de la terre et du temps.

Sans sens, laissez moi pleurer car il ne reste plus rien.
Dégoutée n'aura pas lieu car l'amer est bien
Là. Il n'y a pas de jolie fin, cette fois là. Cette foi jamais là.

En Embrassant Godot.

Je ris. Un rien m'amuse. Mes yeux brillent et se glissent
Des épis sauvages sur le miroir de ma surprise.
Le doute ne pèse, le baiser étranger s'agite et s'aiguise
Dans ces deux étoiles qui regardent et d'un geste, s'émissent.

Ces yeux mystérieux ironisent. Ils percent prudemment mon écorce
Et capte mon attention. Les agates s'éveillent d'un soupçon
Des sentiments qui dorment. Il est insignifiant, un jeu sans raison.
Je ne veux que la passion dans ses lèvres pour sourire avec tant de force.

Je tente le diable du feu des sens. Je croque avec ferveur sans penser
Au lendemain. Et je ris. Je ris si fort que ma tête se perd.
Tout se balance autour de moi. Plus rien n'est Clair.
Les détails voguent et s'inscrivent dans le panier percé.

L'estomac retombe. Il a un goût enivré. Mais je l'ai déjà oublié.
Je ne pense qu'à la langue. Je ne vois que sa main hardie.
Je virevolte, danseuse étonnée des plaisirs interdits.
Un dernier baiser et il quitte un monde désœuvré.

La pente remonte. Le sourire crie encore. Encore ! Les lèvres
Suaves se posent dans mes rêves. Déjà je projette sa main contre
Mon corps. Déjà je veux sa grisante chaleur de ses bras contre
Moi. Et ma main danse dans les cieux et pour les ténèbres.

Le temps passe. Il se brise. Le manque luit. L'attente. Le désespoir. Je ris.
Les joues sont devenues jaunes, le corps s'est amaigri.
La moquerie a joué sa farce. Encore reste le cynisme et je me délabre.
Qu'attends-tu, toi qui me nargues avec tes lèvres de sabre ?
Le cœur se perce et déverse le rejet. De l'incompréhension.
Rendant mon être idiot de sa propre répétition.

En embrassant Godot, j'ai cru sans illusion et je me suis perdue
Moi-même dans le piège que j'ai aposé à ma vue.
Je me suis laissée mourir dans le soupir de ce que je condamne.
En embrassant Godot, j'ai voulu me conformer et me réformer
Moi-même, oubliant la chaîne de sa/ma liberté.
Je me suis laissée prendre dans le théâtre d'un pathétique drame.

En embrassant Godot, j'ai projeté une histoire où l'image de
Lui-même perçait dans le clair de l'aube de mes vœux
Sans jamais laisser percer la vérité de mon fardeau.
En embrassant Godot, j'ai attendu le théâtre d'un fou
Lui-même perdu. Il a laissé se suspendre son toucher si doux
Sans jamais donner ses lèvres qui en font un Godot,

Qui m'enchaîne à languir d'un pâle sourire moqueur de la légèreté
Avec laquelle je me suis moquée de l'ardeur de ses baisers

Avec laquelle j'ai ris sans dire ni penser ce qu'il faut
Pour plaire, pour retenir, pour délivrer et garder ce terrible Godot.

Il est encore parti. Il a déjà fui l'amour que je n'osais croire
Et je reste, indemne du vieillissement de la rosée sans miroir
A espérer que le reflet reste égal pour les filets où Godot
Devrait un jour se perdre. Je me dégoûte et je désespère. De Godot.

La perte.

Godefroy, je me perds dans tes baisers.
Je rougis de ce plaisir interdit et inédit.
Je repense à cette douce passion qui m'incendie
A chaque fois que tu poses tes lèvres enivrées
Sur la chaleur de mes sens en perdition.
Je suis à la dérive dans tes bras.
J'hésite de mes gestes, ma main se débat
Contre toi tant tu es l'objet de révolution
De mes sensations. Sublimes et délicieuses.
Je rêve de ton ardeur plongée dans mon être
Je me grise en priant que rien ne s'arrête
Dans l'espace où je ne suis plus qu'une rêveuse
De ton retour. J'espère, j'hallucine, je ne veux
Croire que tu es parti, me laissant délaissée
Dans la nostalgie d'un désir volé
Au temps. J'ai peur que tout cela fût jeu
D'un soir voguant sur le tapis vert
D'un billard où la raison se perd
Si tu ne reviens pas à moi.
Dis moi que tu reviendras, cher Godefroy.

Futilités de l'amour, de la folie, d'un espoir trop noir
Qui s'égare dans le froid de tes regards.

Et si j'étais critique

Lueur d'optimisme brille sur la route d'Asphalte et je me lasse
De ces rires cyniques que je prodigue en palpant les défaillances
D'une humanité dégrassée qui jamais ne croit et n'avance.
Réveille toi, pantin de verre et dilue ta prose qui se casse

Dans ton message d'espoir égratigné qu'ils entassent
Sur leurs commodes de pin remplis des mots vides de tout sens.

Et si j'étais esclave ?

Par le peuple, pour le peuple, l'avenir glisse dans une enveloppe bleue,
Et un nom inscrit finalement élu pour mener la nation des individus
Vers une finalité nouvelle, a historique de ce que nous avons pu
Alors que tombe l'idéal d'une représentation de nous par eux.

Que faire de la déception politique quand le conformisme veut
Me réduire à l'homme véritable que je ne suis plus
Je vogue sur le quotidien, des réalisations bien en vues
Pourtant je traverse le chemin en sentant le poids de mes vœux

Jamais atteints. Je suis un mouton qu'ils disent. Et je m'endors
Sur cette condition demos cratos alors que je me ris en voyant les torts
De ces anciens dictateurs, de ces vieux rois sur leur trône à l'air si grave.

Je me dis liberté dans les rues ensanglantées de leurs armes pour tous
Je me dis égalité de ces pensions dilapidées sur l'herbe morte et rousse
Je me dis fraternité, finalement, nous sommes tous les mêmes esclaves.

Et si les pigeons étaient roses...

T'es tu déjà demandé pourquoi les pigeons n'étaient pas roses ?
Peut être cette question sans prose sans relief t'indispose ?
Pourtant, ces pigeons volent, voyagent et sur les fils, ils se posent.
Tels des indices de couleurs pour guider l'ordre des choses.

Quel sens donner à cette multitude d'oisillons qui défilent sous tes yeux ?
Tels des fantômes qui passent sans se dévoiler, ils portent un passé que tu ignores.
Ces merveilles qu'ils gardent dans leur robe pure de jeunes morts
Sont inaccessibles. Mais ne sont-ils pas avec toi en route vers les cieux ?

La vie se dévoile multiple et prodigieuse sur cette terre féconde que je n'ose regarder.
Dans un sommeil profond, je marche loin d'eux et enferme mes soupirs dans une cage dorée.
Vernie de ces arts, de ces tâches quotidiennes et de ce travail dont je tire toute ma fierté,
Je me meurs en répétant le cycle d'une vie dont je ne saisie la réalité.
J'erre sur les collines de mon enfance et les devoirs de ma famille.
Je me perds sur un espace public trop intangible pour y agir.
Trop corrompu pour y garder l'espoir et seul reste le devoir de... Mourir.
Dans un océan de visages, je regarde le ciel et seule la lune encore, brille.

Un oiseau passe et remplit l'air de ses plumes lourdes et frêles.
Elles s'éparpillent dans un feu de soupirs sans reliefs et tu les regardes.
Elles tombent sur ton visage et le souffle s'expire trop lasse sans mégarde.
Et ce rayon puant de lumière s'affirme dans cette armure trop belle.

L'existence humaine de ces feuilles, de ces arbres et de ces rayons est si magnifique.
Cette nature grandiloquente qui scintille sur nos vies de simple être. Vivant.
Nous voguons sans boussole sans espoir sur les rives perdues au vent.
Et dans un même murmure dramatique, la pièce se joue toujours si prolifique.

Sans s'interroger, il voit son avenir rempli d'un jardin et d'une maison. Si peu de chose ?
Rempli de prétexte et des autres. Après tout, le chemin amer mène bien au dernier rivage.
Jamais satisfaits, vous restez. Et si les contours devenaient raides, sauriez vous d'avantage ?
Saisir pourquoi les pigeons ne sont pas roses ? Pourquoi les pigeons ne sont pas roses.

Jamais rassasiés, les réponses ne viennent pas malgré les efforts, malgré les croyances.
Toujours, nous ignorons la même symphonie et le même jeu pour cacher notre fin.
Pour tenter de ne pas devenir fou dans ce monde équivoque où je meurs de faim.
Le regard hagard, je m'allonge sur ce sable chaud et je respire en transe.
Le doux son de la mer me berce. Enfin, je me repose et mes paupières s'assèchent.

Ai-je trouvé la paix dans cet havre paisible où les éléments m'entourent et me submergent ?
J'entends leurs rires glorieux et leurs cendres remplissent mes poumons où s'abrège
Notre quête. Les questions se mêlent et en suspend, elles s'amoncellent et tournent rêches.
La soif nous obsède. La soif crache du sang venimeux sur les herbes grasses parsemées
De merveille. Notre condition trop humaine est si douce, si suave qu'elle est intolérable.
Nos rêves sont inaccessibles et semblent si dérisoires qu'ils ne sont plus valables.
Devant ces bâtisses et ces enfants que nous produisons, la vie est devenue édulcorée.
Elle se livre sur ce fil du temps avec ses jouets distrayants contre la solitude.

Face à la tombe, le chemin parcouru, les choix faits paraissent satisfaits.
Et pourtant, la langue trébuche et jamais nous ne n'avons cru palper le vrai.
Face à la pierre, le sol est dur et sans regret, tout est encore si rude.

Alors pourquoi les pigeons ne sont pas roses ? Ils restent gris et empestent sur nos toits.
Les lys et les moineaux sont tellement plus nobles et tellement plus parfaits.
Les contours des rocs sont accidentés ou ronds et les cordes se délient en liane. Les gais
Lièvres courent dans leur terrier et l'équilibre fragile d'une espèce se déploie.
Les éléphants futiles et destructeurs volent sur les nuages de précipices.
L'eau dévale sur les montagnes et les dents nacrées du requin se resserrent.
Les tissus recouvrent le corps de leur doux parfum qui se masque en statue de verre.
Ils se vissent sur la peau lisse d'un anis pimenté et glissent au moment propice
Le long de la main agile. Elle palpe le velours de la femme désirée. Un frétillement amoureux
Une tension vacillante sur un mariage scellé et un avenir de progéniture souriante.

Et ces pigeons qui tâchent la voiture. Ces satanés pigeons qui dansent de façon trop lente.
Sur la place, ils picorent les miettes de nos vies gisantes sur ce plaisir à deux
Qui naît d'un moment volé, d'un coup d'œil égaré et termine, les fils blancs et entouré...
De ces êtres dont on est certain d'être aimé. Le cortège de nos enfants fleurit le trou creusé.
Les lettres scellent à jamais. Ici repose un être de plus. Qui fût. Qui a participé au grand jeu.

Mais pourquoi au juste ? Les pigeons volaient sans le rendre heureux. Leur couleur triste
S'imposait comme le monde. Comme le rythme se dresse sur la vie. Sans rose.
Avec ces pigeons qui traversent le temps pour signaler où les cailloux se posent et persistent
Pour nous mener à notre mort. L'endroit idéal où les pigeons sont enfin devenus roses.

Faith.

Je l'ai perdu. J'ai beau la chercher, j'ai beau l'appeler, je ne la retrouve pas.

J'erre lasse et déçue, lasse et déçue. Je n'ai plus de force.

Mes bras traînent et se déchirent contre le roc avide.

La peau s'irrite et rougit et chaque blessure de ces cailloux sales enfonce un peu plus mon sort dans le pavé de cette route...mortuaire.

Marcher est long. Trop long trop loin avant d'enfin toucher les nuages du repos.

Je l'ai perdu. J'ai beau la chercher, j'ai beau espérer. Des larmes acides coulent dans ma gorge.

J'erre basse et ridicule, basse et somnambule. Je n'ose pas m'endormir.

Mon cœur s'arrache et tambourine contre un monde qui n'a que faire de ses battements.

L'amour est bête et perdu. Il cherche dans le noir. Il cherche sans connaître avec l'illusion de croire que le gâteau deviendra meilleur. Mielleux. Sous le sucre tendre, les épines se dressent et croquent l'espoir.

Il n'y a rien, toujours rien.

Je l'ai perdu et je ne la cherche plus.

Où est-elle cette foi enfantine ? Où est-elle cette joie adolescente ? Où se sont-elles enfuies ?

Pourrais-je seulement les palper un jour ? Pourrais-je seulement les reconnaître ?

Le goût amer reste. Mon visage est pourri. Il se ride. Chaque marque m'éloigne de la douce innocence de l'espérance.

Je l'ai perdu. Je l'ai perdu.

Tout n'est plus que survol, instant d'illusion dans une espèce de grâce passagère où tout est si éphémère.

Pourquoi tout doit-il s'abîmer ? Pourquoi rien ne peut-être stable et simple ?

Le fleuve n'a rien de paisible. Le monde n'a rien d'attendrissant pour le regard usé.

Sali de vérité.

Pourquoi devrais-je tant bouger ? pourquoi devrais-je tant projeter ? Pourquoi doit-on toujours tant ordonner si ce n'est que pour se sacrifier dans des plaisirs exutoires et

Je cherche à mourir

La grande roue de la vie, lassée et inutile, est venue ce matin.
Aux aurores fraîches d'un vent de brise, la perte a sonné à la porte.
Les cailloux se rient de mon état dans leur mariage de glace anodin.
Ils voguent sur leur océan sans orages, seulement des tempêtes mortes.
Qu'ils se marrent ces clowns sans destin, avec leur crédit d'or et de sable.
Je me meurs de toutes les façons à leur côté, si je devais les imiter.

Mon corps se penche sur le précipice enivré plein de ces rêves du matin
D'une jeunesse trop liquidée. Où es-tu toi qui donnes la clé de la porte ?
Ce bonheur ne devait-il pas m'y rejoindre avant que la tombe d'un destin anodin
Ne scelle les sens de cette née et déclara qu'elle fût et reste bien morte.
Ici gît la trop heureuse de son existence de papier. Sous ce grand érable.
Je me meurs devant ce chemin sans vérités, sans épreuves à défier.

Ah ! Providence, moques toi, moques toi encore, le facteur n'est pas passé.
Sur mes lèvres, un goût amer se colle au cocktail de ces essences droguées.
Ah ! Providence, joues toi, joues toi encore, le sort est trop régulier.
Sur nos tombes, une même histoire se lit aux dates de ces guerres répétées.

Terribles vers de terre incapables de religion et de croyances. Impuissants de paix,
Nos existences folâtres ne savent mourir. Seule la déchirure d'une course sans plaie
Oriente les cœurs aveugles d'un autre aux yeux implorants. Souffrances d'un épais
Buisson de chaleur déjà trop brûlé pour que tu suives le regard d'un sentiment vrai.

Quel est cet enfant aux os qui ose s'afficher sur leur écran trop faux ? Inédit ?
Leur œil de verre déjà trop froid n'a d'attrait que pour ces mamelles nues d'une vie
Exposée. Sous les lueurs d'un tableau universel, à faire croire à notre unicité.
Nous vivons comme des rats de boue aux dents aiguës. Sans sortir d'un laboratoire
Trop parfait, les photos se ressemblent. Le palmier brille dans sa projection illusoire...
Mais jamais nous ne sommes rassasiés.

De ce sens perdu. De ce sens déchu. De ce sens d'abus.
Ce soir, le soleil de la mort est venu me prendre. Qu'importe qu'il fût doré, il m'a emmené
Loin.
Je cherche à mourir sur cette route d'asphalte sans avenir, sans passé.
Et demain.
Peut être que le rose qu'ils voient dans leur lucarne réglée me sera enfin apparu.

Je cherche toujours à mourir.

Je ne suis qu'un rayon de soleil
Je ne suis qu'un coin de paradis
Comme un temps partiel de merveilles
Je suis un petit morceau de joie et de vie

Je serai toujours ainsi, même vieille
Je serai toujours la fidèle qui seule, rit
Comme un poème aux reflets ocre et vermeil
Je suis celle qui protège un certain...

Le monde des voyages s'ouvre pour moi,
Car l'amour est bien ici, même s'il est là.
Tel l'oiseau blessé mais heureux en somme.

Le monde des écrits sourit à la Belle,
Car l'amour est absence puisqu'elle est celle.
Tel l'oiseau d'Eve qui a croqué la pomme.

Je ne suis qu'un oiseau qui passe.

Elle s'auto détruit, elle ira donc s'enterrer sous son désert d'Afrique là où personne ne la voit, là où la peau brûle sous le sable chaud, les enfants aux dents blanches sourient et quémandent un denier, elle est vexée. Elle reviendra toujours déçue et insatisfaite. Finalement, je n'ai toujours pas appris.

Sable doré qui s'étend sur l'espace lisse et parfait. Les fougères brillent grillées par ta chaleur. Un creuset dans la poudre rappelle l'eau riieuse et s'effrite contre les pierres rêches. Sous le soleil, la carapace rouge déambule en levant son dard offensif pour se protéger du souffle du vent nocif. Les brindilles volent et se perdent. Contre la paroi rugueuse et grise, il fait bon de laisser sa main vagabonder aux délices de la savane. Une vision qui s'offre trop trompeuse. Soleil doré qui se répand sur l'espace vice et défait. Les robes s'écaillent et se donnent au défi d'une goûte malade amoindrissant. Sous le sable d'Afrique dort l'oubli et somnole la douleur. A chaque rafale, elle se réveille saignante et rugissante. Elle gangrène leurs sourires, elle irradie leur peau d'épines. Contre les sourires d'enfants pèsent la denrée verte, le goudron effervescent, la couronne ronronnante. Ils meurent de leur avarice aveugle.

Il chauffe le sable d'Afrique. Il brûle l'espoir qui s'envole dans le carbone sonore d'un coup tiré. Le lièvre s'enfuit avec son trophée pour quémander la colombe corrompue. Les girafes s'accaparent le siège et les mouches volent les morceaux. Tout règne dans un désordre sanitaire dont on n'a que faire. Ils brillent ces enfants. Ils rient. Ils sautent sans avenir. Légers d'une plume ils ne demandent rien sans savoir. Ils ne voient rien sans chemin.

Savane dorée qui serpente au cœur de la forêt. Les fougères s'agitent dans le bruit des méduses sifflantes. Tout a disparu dans le chaos de la nature. Sous les cieus dévorants, les insectes meurent dans le soir. L'herbe n'épanche plus ni leurs larmes, ni leurs plaies. Contre la terre généreuse, l'espoir agonise. Les ailes se sont coupées, la larve a prospéré. Elle s'évade sur le frêle cuir de lait.

“Mon amour,

Un souffle vous murmure : “Aimez-moi”. Il envahit vos sens et contamine votre sang. Et quand mes mots vous hypnotisent, mes oreilles entendent le son de votre rive. “Je suis le vent et vous ne pouvez m’attraper car je suis attaché à un port où votre souffle ne doit pas pénétrer et encore moins exister. Contaminez ma vie, mes pensées, mon âme mais vous ne serez jamais mienne et je ne serai jamais vôtre. Aimez-moi, mon amour. Aimez-moi”.

Mon amour,

Eclate sur la voile de mon navire et elle se déchire ne pouvant plus voguer. Inerte et immobilisée, elle regarde votre embarcation s’éloigner. Le souffle s’est étié. Vous me dites qu’il faut attendre. Attendre. Votre vent me protège et prie pour qu’un autre gonfle à nouveau la voile de mon coeur.

Mon amour,

Un souffle vous murmure : “Aimez-moi”. Il se pose, il vous attends et n’entends rien si ce n’est les cris de douleurs qu’infligent la vue de votre rive. Il se pose mais ne demande pas, n’ose pas, n’argumente pas. Il reste. Inerte et coupé. Immobile et coupé.

Mon amour,

Mon souffle ne pourra-t-il plus vous murmurer : “Aimez-moi” ? A perdre le sens du vent. A perdre le sens du rire. A perdre le sens de la vie. Plus de dire, d’éc rire ou de lire.

Dans un silence, un souffle encore pourtant. Encore. Encore et encore.

“Aimez-moi”. □□□

Des mots toujours des mots
Des mots impénétrables et insaisissables
Ces mots qui me tuent et me libèrent
Qu'en faire de ces mots
Ils sont mon seul radeau
Et je ne sais plus que dire

Parole ! Tu me mues en silence
Parole ! Tu me condamnes au mutisme
Parole ! Tu me rends sourde
Parole ! Tu uses mes lèvres et ma langue
Parole ! Tu es si vaine et indissoluble

Ces mots que j'aurai dû te dire
Ces mots que je n'aurai dû écrire
Des mots invisibles et inutiles
Qu'en faire de ces mots
Ils sont ma seule épave
Et je ne sais plus que taire

Parole ! Vous êtes mon seul amour
Parole ! Vous êtes mon seul désir
Parole ! Vous êtes mon seul tout
Parole ! Vous êtes mon seul monde
Parole ! Vous êtes mon unique mot

Ces mots
Des mots
Tant de mots
Trop de mots

Parole ! Et pourtant je n'ai rien dit et j'ai encore tout à dire.

Parole ! Tu me condamnes.

Un souffle dans une lumière fine glisse
Sur la savane magnifique aux pastels dorés.
Sur un nuage calme se berce et s'immisce
Un bruissement de feuilles arides à scintiller.
Elles s'agitent, petites fées des cloches muettes
Qui murmurent le secret imperceptible des éléments.
Avec elles, un air s'offre dansant sur les dunes vertes
Où se faufile une balade à travers les couleurs du temps.
Tout est léger, plus rien n'a de poids ni de limites
Dans ce royaume des guerriers à la peau d'ébène.
Je me perds, je me retrouve dans cet univers qui m'invite.
Tout est effacé, tout est oublié sans cœur ni peine.
Je lève les bras, j'atteins le ciel et je m'envole.
Les barrières sont de coton, les heures disparaissent.
Je ferme les yeux, j'imité, j'emprunte un nuage en vol,
Et le flot, et l'écrin, et la liberté enfin m'apparaissent.

Un souffle dans une lumière brillante glisse
Sur ce paradis à l'image éclatante qui se dessine.
Sur cette plage où le grain du sable s'hérissé,
Un regard de cristal croise un rêve qui s'assassine.
Il s'agite pris au piège des armées de silence,
Qui gouvernent l'atmosphère sans jamais frémir.
Il s'agite tel à la crinière des miroirs intenses
Et tout se dit sur cette peau d'écrin à dépérir.
J'harasse ses pupilles de cire qui me transpercent
L'horizon déchire les espoirs d'un regret blanc
Et factice. Les chimères de ma vie se dispersent.
Le destin est plus fort que moi et pourtant...
Je lutte, je n'ai pas peur dit-elle, sans armes
Ni vigueur ni chagrin. Seul l'espoir la porte
Contre ces démons qui tâtonnent le drame
D'un poème, d'une vie, d'un enfant qu'on emporte.

Un souffle dans une lumière perdue glisse
S'hérissé et se tamise dans l'édredon du néant.
Sur le fleuve file les airs jaunes qui rougissent.
Ils pâlisent face aux heures, au gré du firmament.
Et ils disent ces mots que je ne connais pas. Ces mots
Que je ne dis pas. Sur un fleuve, sur un désert aussi
Se croisent des sentences et des chimères en trop.
Et tout se perd sur ce chemin nu, solitaire et dégarni
J'hasarde des gestes et des représailles au rythme de l'eau.
Ces mots, ces nuages, ces fleuves qui vont et qui viennent
Sont des rêves et des images sans corps ni âme ni dessein.
Seules des écorces douloureuses tapissent mes phrases sereines
Jetée aux effluents de mes sourires, le tien est si lointain.
Elle a beau m'avoir la foi et ces saveurs que je ne comprends pas
Il a beau m'avoir l'amour et ces démons qui s'emparent
Et se déshabillent à chaque mouvement près de toi.
Je croise un regard et je sais qu'un souffle se pare
De cette évidence qui respire en flottant sur les cieux.
Le fleuve s'étend, l'animal s'étire et le monde m'envoie
Ces signaux qui attendent les jours tendres et heureux.
Rien à faire, le destin est plus fort que moi.

Plus fort que moi, juin-octobre 2009

From sand to river, from jungle to savannah, from one dream to another
I surrender
I'm surrounded by water of yellow stone
Astonished by its fever
And I fly under the river
Emptying my soul and bone
From sand to river, from jungle to savannah, from one dream to another
I encounter
In the rhythm of its smiles
A poet along the hundred miles
Dancing each kilometre
With pen in his player
From sand to river, from jungle to savannah, from one dream to another
I remember
Dream a little dream of me
And this song of Savannah
Picturing a bay Northern Kenya
Where the sand is green and the blue is a Tree
From sand to river, from jungle to savannah, from one dream to another
I enter
New hope new picture
Of cloud of rain of thunder
Risking the sun and the nature
To let in a new comer

And hope comes with another, October 2009

Un souffle dans une lumière fine glisse
Sur la savane magnifique aux pastels dorés.
Sur un nuage calme se berce et s'immisce
Un bruissement de feuilles arides à scintiller.
Elles s'agitent, petites fées des cloches muettes
Qui murmurent le secret imperceptible des éléments.
Avec elles, un air s'offre dansant sur les dunes vertes
Où se faufile une balade à travers les couleurs du temps.
Tout est léger, plus rien n'a de poids ni de limites
Dans ce royaume des guerriers à la peau d'ébène.
Je me perds, je me retrouve dans cet univers qui m'invite.
Tout est effacé, tout est oublié sans cœur ni peine.
Je lève les bras, j'atteins le ciel et je m'envole.
Les barrières sont de coton, les heures disparaissent.
Je ferme les yeux, j'imite, j'emprunte un nuage en vol,
Et le flot, et l'écrin, et la liberté enfin m'apparaissent.

Un souffle dans une lumière brillante glisse
Sur ce paradis à l'image éclatante qui se dessine.
Sur cette plage où le grain du sable s'hérise,
Un regard de cristal croise un rêve qui s'assassine.
Il s'agite pris au piège des armées de silence,
Qui gouvernent l'atmosphère sans jamais frémir.
Il s'agite telle à la crinière des miroirs intenses
Et tout se dit sur cette peau d'écrin à dépérir.
J'harasse ses pupilles de cire qui me transpercent
L'horizon déchire les espoirs d'un regret blanc
Et factice. Les chimères de ma vie se dispersent.
Le destin est plus fort que moi et pourtant...
Je lutte, je n'ai pas peur dit-elle, sans armes
Ni vigueur ni chagrin. Seul l'espoir la porte
Contre ces démons qui tâtonnent le drame
D'un poème, d'une vie, d'un enfant qu'on emporte.

Un souffle dans une lumière perdue glisse
S'hérise et se tamise dans l'édredon du néant.
Sur le fleuve file les airs jaunes qui rougissent.
Ils pâlisent face aux heures, au gré du firmament.
Et ils disent ces mots que je ne connais pas. Ces mots

Que je ne dis pas. Sur un fleuve, sur un désert aussi
Se croisent des sentences et des chimères en trop.
Et tout se perd sur ce chemin nu, solitaire et dégarni
J'hasarde des gestes et des représailles au rythme de l'eau.
Ces mots, ces nuages, ces fleuves qui vont et qui viennent
Sont des rêves et des images sans corps ni âme ni dessein.
Seules des écorces douloureuses tapissent mes phrases sereines
Jetées aux effluents de mes sourires, le tien est si lointain.
Elle a beau m'avoir la foi et ces saveurs que je ne comprends pas
Il a beau m'avoir l'amour et ces démons qui s'emparent
Et se déshabillent à chaque mouvement près de toi.
Je croise un regard et je sais qu'un souffle se pare
De cette évidence qui respire en flottant sur les cieux.
Le fleuve s'étend, l'animal s'étire et le monde m'envoie
Ces signaux qui attendent les jours tendres et heureux.
Rien à faire, le destin est plus fort que moi.

Plus fort que moi, juin-octobre 2009

Parfois je voudrais ne plus ressentir, ne plus penser, ne plus respirer
Parfois je voudrais être une machine, un rouage, un système
Sans chair ni sang y coulant à brûler mes veines et mes peines
Sans rire ni larmes s'y formant pour me consumer.

Et je ne serai qu'une armure
Une armure de fer qui déjoue les pièges
Un bouclier qui pare les coups bas
Une flèche qui perce les talons d'Achille
Et plus jamais je ne pourrais faillir
Ni me blesser, ni m'écorder, ni même pleurer.

Parfois je voudrais ne plus avoir de mémoires, de souvenirs, de bons moments
Parfois je voudrais être un mot, une phrase, un livre
Sans vérité ni esprit pour écrire des poésies du vivre
Sans raison ni folie pour oublier de décrire le temps.

Et je ne serai qu'un fantassin
Un soldat de plomb qui tire sur tous les fronts
Une parade qui fait feu sur les lâches
Une armée qui gagne les victoires
Et ne je n'aurais plus jamais à combattre,
Ni perdre, ni subir, ni même capituler.

Parfois je voudrais ne plus être ces yeux, ce corps, ce visage
Parfois je voudrais être un être, une fille, moi
Sans avenir ni passé à espérer le destin et toi.
Sans présent ni instant pour habiter loin de mon âge.

Et je ne serai qu'une feuille papier
Un note qui raconte des voyages
Un roman qui s'écrit au fil d'anecdotes
Une histoire qui se lit comme les autres
Et je n'aurais plus jamais à écrire le verbe aimer
Ni l'imaginer, ni le rêver, ni même l'espérer.

Parfois je voudrais être une armure de papier
Celle qui a des plumes
Celle qui a des écumes
Celle qui oublie
Celle qui trahit
Celle qui combat
Celle qui abat
Peut-être suis-je déjà un peu cela à vivre une trêve
Parfois, je suis déjà celle-là et je rêve...
Sans papier pour me parer, me cacher, me dérober
Et sans armure, pour écrire ma nudité, vulnérabilité, ma fragilité.

Parfois je voudrais être une armure de papier,
Une armure
Un papier
Et tout recommencer
A commencer par t'aimer sans avoir peur... De trébucher.

Une armure de papier, Février 2009

Un cerf-volant vole sur l'air
Il dessine des formes qui s'arrondissent
Telle une main sur la peau qui frôle la chair
Et tout s'envahit en se devinant
En volant, en cercle, un cerf-volant.

Un nuage glisse sur le ciel
Il joue avec le vent qui l'irradie
Tels aux yeux sur un visage qui parlent au coeur
Et tout se révèle en se chuchotant
En nouant, avec l'âge, un nuage.

Un souffle respire sur l'espace
Il se gonfle de sensations qui pèsent
Tels aux mots sur la mémoire qui dévient l'esprit
Et tout se comprime en expirant
En soulevant, avec force, un souffle.

Des notes soulèvent mes pensées,
Je vois un cerf-volant au loin
Il est libre
Il enferme le passé, le présent, le futur
Et je cherche le fil pour le rattraper
Et courir à nouveau avec lui

Des pensées fuient mes sentiments
Je glisse vers le nuage au loin
Il me sourit
Il forme le futur, le présent, le passé
Et je cherche sa forme pour le dessiner
Et voler à nouveau avec lui

Des sentiments éveillent mon coeur
Je flotte dans un souffle au loin
Il m'a envahie
Il libère le présent, le passé, le futur
Et je respire son odeur pour le deviner
Et aimer à nouveau avec lui

Au soupir salut !

Un cerf-volant, un nuage et un souffle, Octobre 2008

Il y a des temps d'écriture
Comme il y a des temps pour aimer, pour céder, pour juger
Comme il y a des heures pour rire, pour se suffire, pour mourir
Comme il y a des secondes où tout se presse, s'arrête, se dépêche
Mon coeur s'évade dans un flot d'encre qui ne cesse de couler
Il se penche comme une cascade qui voudrait toujours flotter
Voler sur le temps,
Voler sur les airs,
Voler au dessus de ces nuages qui me sourient.

Dans un soupir, ces temps d'écriture s'aiment, sèment
Des graines infinies
D'amour, de larmes, d'espoir
Il est là
L'amour
Le rêve
L'écrit
Je ne sais plus
Je vois une fenêtre qui s'écrit et des heures s'entremêlent dans ces mots qui ne s'arrêtent plus
Il y a des temps pour lire
Comme il y a des temps pour dire, décrire, délire
Comme il y a des heures pour compter, espérer, délier
Comme il y a des secondes
Qui n'attendent plus.
Je n'attends plus le temps
Le temps pour écrire
Pour écrire que j'aime
Pour laisser mon coeur battre
Pour entendre ma voix crier
Et s'éteindre avec toi
Le temps de t'écrire
Tout simplement
A notre temps, salut

Octobre 2008

Je me suis arrêtée à la station des rêves.
Il est minuit et quart. Il est midi moins le quart.
Il est tôt, il est tard.
Je ne sais plus.
Le temps n'a pas d'importance, les montres encore moins.
Je me suis arrêtée à la station des rêves.
Là où j'aime.
Là où vit, parle, respire celui que j'aime.
Je me suis arrêtée à la station des rêves.
Et je m'épuise.
Mes yeux se ferment, mes cernes s'alourdissent, mes pupilles se gonflent.
Un train repart, un fourmillement de souvenirs se cristallisent avec lui.
Un sommeil et un réveil s'immiscent.
Tâtonnement. Etonnement. Inversement.
Je me suis arrêtée à la station des rêves.
C'est une trêve, ce rêve.
Et cette station ? Qui est-elle ? Où est-elle ?
Un arrêt, un métro, un quai ? Une image qui me protège.
Elle est remplie d'insomnies merveilleuses, des insomnies au pluriel,
au singulier, des insomnies de cristal, des insomnies de consonnes et de voyelles.
Elle les répète avec l'épuisement de l'abîme.
Je me suis arrêtée à la station des rêves,
Ceux que j'ai réalisés et que j'ai déjà oubliés,
Ceux que j'ai imaginé et que j'ai tant attendus,
Ceux-la me narguent, ils jaunissent le papier, blanchissent mes cheveux, pourrissent mes yeux.
Mon cœur lui, soupire dans ces songes douloureux.
Il s'est éteint avec eux.
Je suis arrêtée à la station des rêves.
Où est-il ce temps d'innocence où il suffisait de les créer pour les sourire ?
Où est-il ce temps où il suffisait de rêver pour rire ?
Les sens n'ont plus d'essence et le rêve s'est enfui.
Je suis arrêtée à la station des rêves.
Et j'attends.
J'attends une trêve, j'attends un rêve, j'attends que mon esprit s'arrête.
Qu'il s'arrête de bâtir des songes.
Qu'il s'arrête d'imager ce visage.
Qu'il s'arrête de m'envahir jusqu'à mon sommeil.

La station des rêves a dérobé ma vie et je m'endors sur cette réalité que je désigne.
J'ai toujours su rêver.
J'ai toujours su réaliser mes rêves.
Dans cette station stationne un stade d'illusions usées qui m'acclament et m'interrogent,
Où est-il ce visage en rêve, en vérité, en réalité ?
Je bâtis et dans un sourire, la vie flotte sur un nuage naïf où le miroir me renvoie à ce rêve toujours répété.
A la station des rêves,
Je ferme les yeux,
Je souffle sur le soleil,
Je murmure deux mots,
J'entends un songe,
Je sens la poussière.
Il était une fois une station, une station des rêves où personne ne s'arrête.
Et pourtant j'y suis.
Et dans un rêve, l'ouvrier des montres, le faiseur des réalités, le marchand des rêves glissera dans un sifflement de locomotive, dans une délivrance des mots, dans un instant feutré au coin de l'oreiller, un temps de découverte s'enfuira et la station des rêves aura un visiteur.
En station, pas en rêves.
Mon visiteur, il sera un bâtisseur, un bâtisseur de réalité.
Lui seul a le droit de s'arrêter et me faire à nouveau rêver.
A nos bâtisseurs de rêves, salut !

A la station des rêves, Septembre 2008

Une musique. Quelques notes. Elle s'élève. Elle joue. Elle danse.
Un air flotte avec amusement dans un élan de couleurs.
Les mots glissent, ils volent presque. Ils accompagnent un sourire.
Je ferme les yeux et j'ai l'impression d'être un coeur serré, un coeur qui vit, un coeur qui vibre.
Enfin. Déjà. Et à nouveau.
Combien de temps avais-je oublié qu'il y avait un certain coeur incertain à chaque seconde et qui battait pourtant.
Une certitude, incertitude.
Un certain, une certaine attitude.
Un... sert... un... c'est certain.
Un pincement.
Une note.
Un regard.
Il est là.
Un certain, incertain et certain à la fois.
Tout à la fois, rien à la fois.
La certitude est l'assurance pleine et entière de l'exactitude de quelque chose. C'est à la fois un idéal, une illusion du savoir, une croyance qui devient imprécision, doute, risque... Et qui s'envole à nouveau.
Il flotte l'air du changement.
Il flirte l'air, s'insère et serre tel un dessert dans ce désert d'incertitude.
Et tout devient certain.
La certitude, prononcez-la incertaine.
A vos certains, serre un, serein, salut !

La certitude (à prononcer l'incertitude), Septembre 2008

Les miracles du quotidien

Je me souviens d'un midi, d'un détour de déjeuner. Il était déjà 14h et mon rendez-vous m'attendait.
Je me souviens d'une voix douce qui m'appelle, d'un détour dans un bureau. Il n'était plus 14h quand ma collègue de travail m'a livré son secret...
Je me souviens de mon silence, d'un détour de mes émotions. Il n'avait pas d'heure sur ce trésor mais le travail d'une vie entière que son père lui avait donné et qu'elle partageait maintenant avec moi.
Et voilà comment je me souviens de son miracle : un livre qui rassemble les articles et écrits de son père décédé un an plus tôt. Depuis un an, elle avait collecté, listé, trié par thèmes plus de 500 pages d'écrits que son père a légué aux siens, à l'humanité. Il nous parle de la vie et de son sens, de ces questions que nous ne voulons plus nous poser passé un certain âge pour cause de trop plein de questions et qui ressurgissent quand notre vie a été bâtie... Quand, enfin

nous avons le temps de laisser le temps nous courir après.

Je me souviens d'un miracle... Et mon quotidien a changé de couleurs.

Hier encore, un miracle m'est arrivé. Un miracle au détour de ces mots que je vous écris, un miracle qui me fait vibrer car il m'ouvre le cœur d'une amie, un miracle qui me fait trembler car il m'ouvre la voie que je n'ose suivre.

Chaque jour, hier, aujourd'hui, demain ; des miracles arpentent la vie. Certains sont invisibles, d'autres indicibles, d'autres encore sont tout simplement là, magnifiques, se tenant juste là... Il suffit de tourner la tête pour les regarder et à nouveau... Respirer.

A vos miracles, salut !

Les miracles du quotidien, Décembre 2007

Etre proche, être loin... Et avoir peur.

Mlle Camistu s'en fut au pays des camemberts à la rencontre d'une thèse en soutenance, de ses amis, d'Héloïse qui grandit...

Et voilà Mlle commençant son périple dans le froid parisien dans les locaux de la prestigieuse école de communication et de journalisme où se tenait la soutenance de thèse.

Si proche de l'heure fatidique, la candidate allait et venait devant la porte de l'amphithéâtre qui devait la voir triompher.

Si loin de cette heure déjà, sur le téléviseur dans le hall d'entrée s'affichait un communiqué datant du 25 novembre. Un peu décalé pour une école de journalisme et pourtant... Les mots n'en décalaient pas la présence.

Le Celsa pleure le décès d'une de ses étudiantes.

Cela revient à la mémoire de Mlle Camistu qui avait reçu la lettre de la directrice en début de semaine... L'éloignement de Paris lui avait fait croire qu'il s'agissait du suicide annuel de la Sorbonne... C'était ne pas sentir la lourdeur des pas, ne pas voir les visages serrés et ignorer les carnets affichant une photo d'un visage souriant pour la messe donnée le soir même en sa mémoire.

Etre loin et s'apercevoir qu'il s'agit d'un phénomène proche de vous. Cette étudiante, Anne-Lorraine, est décédée suite à une tentative de viol, poignardée par son agresseur récidiviste.

Etre proche et s'apercevoir qu'il s'agit d'une jeune fille comme vous... Comme elle, vous sortez tard le soir que ce soit dans les rues de Casa ou le RER D parisien. Comme elle, vous souriez à la vie. Comme elle vous vous seriez débattu et vu la mort venir...

Etre proche, être loin... Et avoir peur. Peur de ce qui n'est pas, de ce qui aurait pu être, de ce qui a été...

Heureusement, ce qui est à venir vous reconforte.

Et pourtant...

A l'imprévisible, salut !

NB : Anne Lorraine Schmit est décédée dimanche 25 novembre dans le RER D alors qu'elle se rendait chez ses parents pour la messe et le déjeuner familial.

Etre proche, être loin, Décembre 2007

Ah, cruel tu m'as trop entendue.
Je t'en ai dis assez pour te tirer d'erreur.
Hé bien ! Connais donc Phèdre et toute sa fureur.
J'aime. Ne pense pas qu'au moment que je t'aime,
Innocente à mes yeux, je m'approuve moi-même,
Ni que du fol amour qui trouble ma raison
Ma lâche complaisance ait nourri le poison.
Objet infortuné des vengeances célestes
Je m'abhorre encor plus que tu ne me détestes.
Les Dieux m'en sont témoins, ces Dieux qui dans mon flanc
Ont allumé le feu fatal à tout mon sang ;
Ces Dieux qui se sont fait une gloire cruelle
De séduire le cœur d'une faible mortelle.
Toi-même en ton esprit rappelle le passé.
C'est peu de t'avoir fui, cruelle, je t'ai chassé.
J'ai voulu te paraître odieuse, inhumaine ;
Pour mieux te résister, j'ai recherché ta haine.
De quoi m'ont profité mes inutiles soins ?
Tu me haïssais plus, je ne t'aimais pas moins.
Tes malheurs te prêtaient encor de nouveaux charmes.
J'ai languï, j'ai séché, dans les feux, dans les larmes.
Il suffit de tes yeux pour t'en persuader,
Si tes yeux un moment pouvaient me regarder.
Que dis-je ? Cet aveu que je viens de te faire,
Cet aveu si honteux, le crois-tu volontaire ?
Tremblante pour un fils que je n'osais trahir,
Je te venais prier de ne point le haïr.
Faibles projets d'un cœur trop plein de ce qu'il aime !
Hélas ! je n'ai pu parler que toi-même.
Venge-toi, punis moi d'un odieux amour.
Digne fils du héros qui t'a donné le jour,
Délivre l'univers d'un monstre qui t'irrite.
La veuve de Thésée ose aimer Hippolyte !
Crois-moi, ce monstre ne doit point t'échapper.
Voilà mon cœur. C'est là que ta main doit frapper.
Impatient déjà d'expier son offense,
Au devant de ton bras, je le sens qui s'avance.
Frappe. Ou si tu le crois indigne de tes coups,
Si ta haine m'envie un supplice si doux,
Ou si d'un sang trop vil ta main serait trempée,
Au défaut de ton bras prête-moi ton épée.
Donne.

Phèdre, Jean Racine

Rome, l'unique objet de mon ressentiment !
Rome, à qui ton bras vient d'immoler ton amant !
Rome, qui t'a vu naître et que ton cœur adore !
Rome, enfin que je hais puisqu'elle t'honore !
Puissent tous ses voisins ensemble conjurés
Sapper ses fondements encore mal assurés !
Et si ce n'est assez de toute l'Italie,
Que l'orient contre elle à l'occident s'allie
Que cent peuples unis des bouts de l'univers
Passent pour la détruire et les monts et les mers !
Qu'elle-même sur soi renverse ses murailles,
Et de ses propres mains déchire ses entrailles !
Que le courroux du ciel allumé par mes vœux
Fasse pleuvoir sur elle un déluge de feux !
Puissé-je de mes yeux y voir tomber la foudre ;
Voir ses maisons en cendre, et tes lauriers en poudre ;
Voir le dernier romain à son dernier soupir ;
Moi seule en être cause, et mourir de plaisir !

Horace, Pierre Corneille

Demain, dès l'aube, à l'heure où blanchit la campagne,
Je partirai. Vois-tu, je sais que tu m'attends.
J'irai par la forêt, j'irai par la montagne.
Je ne puis demeurer loin de toi plus longtemps ;

Je marcherai les yeux fixés sur mes pensées,
Sans rien voir au dehors, sans entendre aucun bruit,
Seul, inconnu, le dos courbé, les mains croisées,
Triste, et le jour pour moi sera comme la nuit.

Je ne regarderai ni l'or du soir qui tombe,
Ni les voiles au loin descendant vers Harfleur,
Et quand j'arriverai, je mettrai sur ta tombe
Un bouquet de houx vert et de bruyère en fleur.

Victor Hugo, *3 septembre 1847*

Perdican :

Adieu Camille, retourne à ton couvent, et lorsqu'on te fera de ces récits hideux qui t'ont empoisonnée, réponds ce que je vais te dire : Tous les hommes sont menteurs, inconstants, faux, bavards, hypocrites, orgueilleux ou lâches, méprisables et sensuels ; toutes les femmes sont perfides, artificieuses, vaniteuses, curieuses et dépravées ; le monde n'est qu'un égout sans fond où les phoques les plus informes rampent et se tordent sur des montagnes de fange ; mais il y a au monde une chose sainte et sublime, c'est l'union de deux de ces êtres si imparfaits et si affreux. On est souvent trompé en amour, souvent blessé et souvent malheureux ; mais on aime, et quand on est sur le bord de sa tombe, on se retourne pour regarder en arrière, et on se dit : j'ai souffert souvent, je me suis trompé quelque fois, mais j'ai aimé. C'est moi qui ai vécu, et non pas un être factice crée par mon orgueil et mon ennui.

On ne badine pas avec l'amour, Alfred de Musset.

Perdican :

Insensés que nous sommes ! Nous nous aimons. Quel songe avons-nous fait Camille ? Quelles vaines paroles, quelles misérables folies ont passé comme un vent funeste entre nous deux ? Lequel de nous a voulu tromper l'autre ? Hélas ! Cette vie est elle-même un si pénible rêve ! Pourquoi encore y mêler les nôtres ! O mon Dieu ! Le bonheur est une perle si rare dans cet océan d'ici-bas ! Tu nous l'avais donné, pêcheur céleste, tu l'avais tiré pour nous des profondeurs de l'abîme, cet inestimable joyau ; et nous, comme des enfants gâtés que nous sommes, nous en avons fait un jouet. Le vert sentier qui nous amenait l'un vers l'autre avait une pente si douce, il était entouré de buissons si fleuris, il se perdait dans un si tranquille horizon ! Il a bien fallu que la vanité, le bavardage et la colère vinsent jeter leurs rochers informes sur cette route céleste, qui nous aurait conduits à toi dans un baiser ! Il a bien falu que nous nous fissions du mal, car nous sommes des des hommes ! O insensés ! Nous nous aimons.

On ne badine pas avec l'amour, Alfred de Musset

Je ne veux point fouiller au sein de la nature,
Je ne veux point chercher l'esprit de l'univers,
Je ne veux point sonder les abîmes couverts,
Ni dessiner du ciel la belle architecture.

Je ne peins mes tableaux de si riche peinture,
Et si hauts arguments ne recherche à mes vers :
Mais suivant de ce lieu les accidents divers,
Soit de bien, soit de mal, j'écris à l'aventure.

Je me plains à mes vers, si j'ai quelque regret :
Je me ris avec eux, je leur dis mon secret,
Comme étant de mon coeur les plus sûrs secrétaires.

Aussi ne veux-je tant les peigner et friser,
Et de plus braves noms ne les veux déguiser
Que de papiers journaux ou bien de commentaires.

Les Regrets, Joachim du Bellay

Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage,
Ou comme celui-là qui conquiert la toison,
Et puis est retourné, plein d'usage et raison,
Vivre entre ses parents le reste de son âge !

Quand reverrai-je, hélas, de mon petit village
Fumer la cheminée, et en quelle saison
Reverrai-je le clos de ma pauvre maison
Qui m'est une province, et beaucoup davantage ?

Plus me plaît le séjour qu'ont bâti mes aïeux
Que des palais romains le front audacieux,
Plus que le marbre dur me plaît l'ardoise fine,

Plus mon Loire gaulois que le Tibre latin,
Plus mon petit Liré que le mont Palatin,
Et plus que l'air marin la douceur angevine.

Les Regrets, Joachim du Bellay

Andromaque :

Vous ne l'aimez pas. On ne s'entend pas, dans l'amour. La vie de deux époux qui s'aiment, c'est une perte de sang-froid perpétuel. La dot des vrais couples est la même que celle des couples faux : le désaccord originel. Hector est le contraire de moi. Il n'a aucun de mes goûts. Nous passons notre journée ou à nous vaincre l'un l'autre ou à nous sacrifier. Les péoux amoureux n'ont pas le visage clair.

La guerre de Troie n'aura pas lieu, Jean Giraudoux

Andromaque :

Ils ne le croient pas. Mais aucun n'avouera qu'il ne le croit pas. Aux approches de la guerre, tous les êtres secrètent une nouvelle sueur, tous les événements revêtent un nouveau vernis, qui est le mensonge. Tous mentent. Nos vieillards n'adorent pas la beauté, ils adorent eux-mêmes, ils adorent la laideur. Et l'indignation des Grecs est un mensonge. Dieu sait s'ils se moquent de ce que vous pouvez faire avec Pâris, les Grecs ! Et leurs bateaux qui accostent là-bas dans les banderolles et les hymnes, c'est un mensong de la mer. Et la vie de mon fils, et la vie d'Hector vont se jouer sur l'hypocrisie et le simulacre...

La guerre de Troie n'aura pas lieu, Jean Giraudoux

Titus :

N'accablez point, Madame, un prince malheureux.
Il ne faut point ici nous attendrir tous deux.
Un trouble assez cruel m'agite et me dévore,
Sans que des pleurs si chers me déchirent encore.
Rappelez bien plutôt ce cœur qui tant de fois
M'a fait de mon devoir reconnaître la voix.
Il en est temps. Forcez votre amour à se taire,
Et d'un œil que la gloire et la raion éclaire
Contemplez mon devoir dans toute sa rigueur.
Vous-même, contre vous, fortifiez mon cœur,
Aidez-moi, s'il se peut à vaincre ma faiblesse,
A retenir des pleurs qui m'échappent sans cesse ;
Ou si nous ne pouvons commander à nos pleurs,
Que la gloire du moins soutienne nos douleurs,
Et que tout l'univers reconnaisse sans peine
Les pleurs d'un empereur et les pleurs d'une reine.
Car enfin, ma Princesse, il faut nous séparer.

Bérénice :

Ah cruel ! Est-il temps de me le déclarer ?
Qu'avez-vous fait ? Hélas ! Je me suis crue aimée.
Au plaisir de vous voir mon âme accoutumée
Ne vit plus que pour vous. Ignoriez-vous vos lois
Quand je vous l'avouai pour la première fois ?
A quel excès d'amour m'avez-vous amenée ?
Que ne me disiez-vous : " Princesse infortunée,
" Où vas-tu t'engager, et quel est ton espoir ?
" Ne donne point un un coeur qu'on ne peut recevoir. "
Ne l'avez-vous reçu, cruel, que pour le rendre,
Quand de vos seules mains ce coeur voudrait dépendre ?
Tout l'empire a vingt fois conspiré contre nous.
Il était temps encor : que ne me quittiez-vous ?
Mille raisons alors consolaient ma misère :
Je pouvais de ma mort accuser votre père,
Le peuple, le sénat, tout l'empire romain,
Tout l'univers, plutôt qu'une si chère main.
Leur, dès longtemps contre moi déclarée,
M'avait à mon malheur dès longtemps préparée.
Je n'aurais pas, Seigneur, reçu ce coup cruel
Dans le temps que j'espère un bonheur immortel,
Quand votre heureux amour peut tout ce qu'il désire,
Lorsque Rome se tait, quand votre père exprie,
Lorsque tout l'univers fléchit à vos genoux,
Enfin quand je n'ai plus à redouter que vous.

Bérénice, Jean Racine

Antiochus

Eh bien, Antiochus, es-tu toujours le même ?
Pourrai-je, sans trembler, lui : "je vous aime " ?
Mais quoi ? Déjà je tremble, et mon coeur agité
Craint autant ce moment que je l'ai souhaité.
Bérénice autrefois m'ôta toute espérance ;
Elle m'imposa même un éternel silence.
Je me suis tu cinq ans, et jusques à ce jour,
D'un voile d'amitié j'ai couvert mon amour.
Elle m'écoute mieux que dans la Palestine ?
Il l'épouse. Ai-je donc attendu ce moment
Pour me venir encore déclarer son amant ?
Quel fruit me reviendra d'un aveu téméraire ?
Ah ! Puisqu'il faut partir, partons sans lui déplaire,
Retirons-nous, sortons, et sans nous découvrir,
Allons loin de ses yeux l'oublier, ou mourir.

Bérénice, Jean Racine.

Titus

Plus ardent mille fois que tu ne peux penser,
Paulin. Je me suis fait un plaisir nécessaire
De la voir chaque jour, de l'aimer, de lui plaire.
J'ai fait plus ; je n'ai rien de secret à tes yeux :
J'ai pour elle cent fois rendu grâces aux dieux
D'avoir choisi mon père au fond de l'Idumée,
D'avoir rangé sous lui l'Orient et l'armée,
Et soulevant encor le reste des humains,
Remis Rome sanglante en ses paisibles mains.
J'ai même souhaité la place de mon père,
Moi, Paulin, qui cent fois si le sort moins sévère
Eût voulu de sa vie étendre les liens,
Aurais donné mes jours pour prolonger les siens.
Tout cela (qu'un amant sait mal ce qu'il désire !)
Dans l'espoir d'élever Bérénice à l'empire,
De reconnaître un jour son amour et sa foi,
Et de voir à ses pieds tout le monde avec moi.
Malgré tout mon amour, Paulin, et tous ses charmes,
Après mille serments appuyés de mes larmes,
Maintenant que je puis couronner tant d'attraits ;
Maintenant que je l'aime encore plus que jamais
Lorsqu'un heureux hymen, joignant nos destinées,
Peut payer en un jour, les vœux de cinq années,
Je vais, Paulin... ô ciel ! Puis-je le déclarer ?

Paulin

Quoi, Seigneur ?

Titus

Pour jamais m'en séparer.

Bérénice, Jean Racine

Bérénice :

Mon cœur vous est connu. Seigneur, et je puis dire
Qu'on ne l'a jamais vu soupirer pour l'empire :
La grandeur des Romains, la pourpre des Césars,
N'a point, vous le savez, attiré mes regards.
J'aimais, Seigneur, j'aimais, je voulais être aimée.
Ce jour, je l'avouerai, je me suis alarmée :
J'ai cru que votre amour allait finir son cours.
Je connais mon erreur, et vous m'aimez toujours.
Mon cœur s'est troublé, j'ai vu couler vos larmes,
Bérénice, Seigneur, ne vaut point tant d'alarmes,
Ni que par votre amour l'univers malheureux,
Dans le temps que Titus attire tous ses vœux,
Et que de vos vertus il goûte les prémices,
Se voie en ce moment enlever les délices.
Je crois, depuis cinq ans jusqu'à ce dernier jour,
Vous avoir assuré d'un véritable amour.
Ce n'est pas tout : je veux, en ce moment funeste,
Par un dernier effort couronner tout le reste :
Je vivrai, je suivrai vos ordres absolus.
Adieu, Seigneur, réglez : je ne vous verrai plus.

Bérénice, Jean Racine

Marie

Oui, sois lucide, mon Roi, mon chéri. Ne te tourmente plus. Exister, c'est un mot, mourir est un mot, des formules, des idées que l'on se fait. Si tu comprends cela, rien ne pourra t'entamer. Saisis-toi, tiens-toi bien, ne te perds plus de vue, plonge dans l'ignorance de toute autre chose. Tu es, maintenant, tu es. Ne sois plus qu'une interrogation infinie : qu'est-ce que c'est, qu'est-ce que... L'impossibilité de répondre est la réponse même, elle est ton être même qui éclate, qui se répand. Plonge dans l'étonnement et la stupéfaction sans limites ainsi tu peux être sans limites, ainsi tu peux être infiniment. Sois étonné, sois ébloui, tout est étrange, indéfinissable. Ecarte les barreaux de la prison, enfonce ses murs, évade-toi des définitions. Tu respireras.

Le Roi se meurt, Eugène Ionesco

Le Roi
Que le temps retourne sur ses pas.

Marie
Que nous soyons il y a vingt ans.

Le Roi
Que nous soyons la semaine dernière.

Marie
Que nous soyons hier soir. Temps retourne, temps retourne ; temps, arrête-toi.

Marguerite
Il n'y a plus de temps. Le temps a fondu dans sa main.

Le Roi se meurt, Eugène Ionesco

Juliette

Pauvre Majesté, pauvre Sire, il a fait l'école buissonnière.

Le Roi

Je suis comme un écolier qui se présente à l'examen sans avoir fait ses devoirs. Sans avoir préparé sa leçon...

Marie

Ne t'inquiète pas.

Le Roi

... Comme un comédien qui ne connaît pas son rôle le soir de la première et qui a des trous, des trous, des trous. Comme un orateur qu'on pousse à la tribune, qui ne connaît pas le premier mot de son discours, qui ne sait même pas à qui il s'adresse. Je ne connais pas ce public, je ne veux pas le connaître, je n'ai rien à lui dire. Dans quel état suis-je !

Le roi se meurt, Eugène Ionesco

Le Roi

Des milliards. Ils multiplient mon angoisse. Je suis leurs agonies. Ma mort est innombrable. Tant d'univers s'éteignent en moi.

Marguerite

La vie est un exil.

Le Roi

Je sais, je sais.

Le Médecin

En somme, Majesté, vous retournerez dans votre patrie.

Marie

Tu iras là où tu étais avant de naître. N'aie pas si peur. Tu dois connaître cet endroit, d'une façon obscure, bien sûr.

Le Roi

J'aime l'exil. Je me suis expatrié. Je ne veux pas y retourner. Quel était ce monde ?

Le roi se meurt, Eugène Ionesco

Le Roi (*à Juliette*)
D'où viens-tu ? Quelle est ta famille ?

Marguerite
Cela ne t'a jamais intéressé.

Marie
Il n'a jamais eu le temps de lui demander.

Marguerite (*au roi*)
Cela ne t'intéresse pas vraiment

Le Médecin
Il veut gagner du temps.

Le Roi
Dis-moi ta vie. Comment vis-tu ?

Juliette
Je vis mal, Seigneur.

Le Roi
On ne peut pas vivre mal. C'est une contradiction.

Juliette
La vie n'est pas belle.

Le Roi
Elle est la vie.

Juliette
En hiver, quand je me lève, il fait encore nuit. Je suis glacée.

Le Roi
Moi aussi. Ce n'est pas le même froid. Tu n'aimes pas avoir froid.

Juliette
En été, quand je me lève, il commence à peine à faire jour. La lumière est blême.

Le Roi
La lumière est blême ! Il y a toutes sortes de lumières : la bleue, la rose, la blanche, la verte, la blême !

Juliette
Je lave le linge de toute la maison au lavoir. J'ai mal aux mains, ma peau est crevassée.

Le Roi
Ca fait du mal. On sent sa peau. On ne t'a pas encore acheté une machine à laver ? Marguerite, pas de machine à laver dans un palais !

Marguerite
On a dû la laisser en gages pour un emprunt d'Etat.

Juliette
Je vide des pots de chambre. Je fais les lits.

Le Roi

Elle fait les lits ! On y couche, on s'y endort, on s'y réveille. Est-ce que tu t'es aperçu que tu te réveillais tous les jours ? Se réveiller tous les jours... On vient au monde tous les matins.

Le Roi se meurt, Eugène Ionesco.

Le Roi

Quand j'avais des insomnies et que je quittais la chambre, tu te réveillais aussi. Tu venais me chercher dans la salle du trône, dans ta robe de nuit avec des fleurs, et tu me ramenaïs me coucher en me prenant par la main.

Juliette

Avec mon mari, c'était pareil.

Le Roi

Je partageais avec toi mon rhume, ma grippe.

Marie

Tu n'auras plus de rhume.

Le Roi

On ouvrait les yeux en même temps, le matin, je les fermerai tout seul ou chacun de son côté. Nous pensions aux mêmes choses en même temps. Tu terminais la phrase que j'avais commencée dans ma tête. Je t'appelais pour que tu me frottes le dos quand je prenais mon bain. Tu choisissais mes cravates. Je ne les aimais pas toujours. Nous avons des conflits à ce sujet ? Personne ne l'a su, personne ne le saura.

Le Roi se meurt, Eugène Ionesco.

Marie

Tourne tes regards vers moi, tiens les yeux bien ouverts. Espère. Je suis là. Rappelle-toi. Je suis Marie.

Le Roi

Marie ! ?

Marie

Si tu ne te souviens plus, regarde-moi, apprends de nouveau que je suis Marie, apprends mes yeux, apprends mon visage, apprends mes cheveux, apprends mes bras.

Le Roi se meurt, Eugène Ionesco.

Marguerite

Il arrive que l'on fasse un rêve. On s'y prend, on y croit, on l'aime. Le matin, en ouvrant les yeux, deux mondes s'entremêlent encore. Les visages de la nuit s'estompent dans la clarté. On voudrait se souvenir, on voudrait les retenir. Ils glissent entre vos mains, la réalité brutale du jour les rejette. De quoi ai-je rêvé se dit-on ? Que se passait-il ? Qui embrassais-je ? Qui aimais-je ? Qu'est-ce que je disais et que me disait-on ? On se retrouve avec le regret imprécis de toutes ces choses qui furent ou qui semblaient avoir été. On ne sait plus ce qu'il y avait eu autour de soi. On ne sait plus.

Le roi se meurt, Eugène Ionesco

Mignonne, allons voir si la rose
Qui ce matin avait desclose
Sa robe de pourpre au Soleil,
A point perdu ceste vesprée,
Les plis de sa robe pourprée,
Et son teint au vostre pareil.

Las ! voyez comme un peu d'espace,
Mignonne, elle a dessus la place
Las las ses beautez laissé cheoir !
O vrayment marastre Nature,
Puisqu'une telle fleur ne dure
Que du matin jusques au soir !

Donc, si vous me croyez mignonne,
Tandis que vostre âge fleuronne
En sa plus verte nouveauté,
Cueillez cueillez vostre jeunesse :
Comme à ceste fleur la vieillesse
Fera ternir vostre beauté.

A sa Maistresse, Pierre de Ronsard

Les Pensées, Blaise Pascal

“ Description de l'homme : dépendance, désir d'indépendance, besoin. ”

“ L'homme n'est ni ange ni bête, et le malheur veut que qui veut faire l'ange fait la bête ”
(Pierre)

“ Le nez de Cléopâtre : s'il eût été plus court, toute la face de la terre aurait été changée ”

“ Peu de chose nous console, parce que peu de chose nous afflige ”

“ Conditions de l'homme : inconstance, ennui, inquiétude ”

“ J'ai découvert que tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne savoir pas demeurer en repos, dans une chambre. ”

“ Deux excès : exclure la raison, n'admettre que la raison. ”

“ Personne ne parle de nous en notre présence comme il en parle en notre absence ”

“ Qu'une vie est heureuse quand elle commence par l'amour et finit par l'ambition. Si j'avais à en choisir une, je prendrais celle-ci. ”

“ Deux choses instruisent l'homme de toute sa nature : l'instinct et l'expérience ”

D'attendre
Je n'attends rien
D'aller
Je ne sais plus
Le temps passe si vite
Que je ne retiens pas les choses
Et vis souffrances qui ne m'inspirent plus
D'attendre
Je ne sais plus
D'aller
Je n'attends rien

Quel jour me livrera enfin son visage
Pour m'asseoir entre mes mains

“ M'asseoir entre mes mains ”, Taos Sadjine Clair D'eau

Tu viens d'un pays sans voix avec l'esprit
du profane pour le repos des ténèbres
le linceul des jours

Le nu bruit de ton corps forme ton air
et ta syllabe se résume en ce pas

Où vas-tu ainsi beau dormeur de paroles
Et que fais-tu de mes oiseaux bernés à l'heure de midi

“ Le dormeur de paroles ”, Taos Sadjine, Clair D'eau

Le livre d'eau à l'orée des roches
S'était perdu d'un matin d'écoute
D'une folie paisible sous le fard

L'eau, l'eau rassembleras-tu ses traits
Pour ma poésie d'errance

“ *Le livre* ”, Taos Sadjine, *Clair D'eau*

L'âme des vents venait m'apporter ton visage de forme chagrine
Déjà mon front te plaignait d'un frisson sur la nuque
Déjà ma main ne disait rien par peur de tes mots
O l'instant des rencontres au seuil du partir

Au seuil de partir, Taos Sadjine, Clair D'eau

Je t'ai dit :

Pars...

Va cueillir le coton du ciel, les pastels de nuit sous l'écorce des brumes et la couleur des pluies qu'on dit incertaine ?

Pars...

Car l'enfance des cigales ne dépassera jamais le rêve du matin et jamais ne nourrira tes graines pour la langue de ta soif, la levure de ton pain.

Va...

Que crains-tu ?

Oh ! Bien sûr tu seras souvent seul mais en chemin, je sais que l'épaule des branches respirera tes paumes comme pour porter tes douleurs et l'âme du temps, comme pour te reconnaître.

Pars.

" Pars ", Taos Sadjine, Clair D'eau

J'appréhende ma soif
Soleil bleu et vert
A l'orée de ta langue
Sur l'aile du pigeon
Dans l'odeur de ta gorge
Une énigme va se lever
Quelque chose s'émeut
Si tu ne me pénètres sans effraction

" J'appréhende ", Taos Sadjine, Clair D'eau

J'étais de sel et de monotonie
Par rupture ou vocation
La mer récitait mes feuilles
Sous l'écume inlassable des ventes
Et de ce chant dans l'espace
Naquirent la femme
Et son mouvement de hanches médusé

J'étais de sel, Taos Sadjine, Clair D'eau

Pour écrire
Il me faut
Pétrir le temps
Décliner l'espace

Pour écrire
Il me faut
Mourir
En douceur
Sans adresse

Pour écrire
Il me faut
Sélectionner
Les mensonges des lieux
Il me faut
Assumer les empreintes du moment
Et traverser la tempête
du vide

Nous sommes tous nus
Devant ce miroir blanc
Qui dissimule déjà
Nos poèmes
Et se moque de nous

Eau et Cendre, Aïcha Arnaout

Elle est pas donnée à tout le monde
La chance de s'aimer pour la vie
10 ans 10 mois 10 secondes
Et nous voici
A plonger dans les eaux troubles
De mes souvenirs lointains
Si quelquefois je vois double
C'est que l'enfance me revient
Double vie double silence
Double sens et double jeu
Silencieux le coeur balance
Pourquoi les parents sont-ils deux
On voit du pays on voyage
Chaque semaine et chaque été
Des souvenirs qui déménagent
Et qu'on ne peut pas raconter...
Elle est pas donnée à tout le monde
La chance de s'aimer pour la vie
10 ans 10 mois 10 secondes
Et nous voici
A plonger dans les eaux troubles
De mes souvenirs lointains
Si quelquefois je vois double
C'est que l'enfance me revient
Deux maisons, deux quartiers
Deux gâteaux d'anniversaire
Multiplier les pères et mères
N'a pas que des mauvais côtés
Avant les autres j'aurais su
Que le seul sentiment qui dure
C'est le chagrin d'une rupture
Où je n'aurais jamais rompu
Elle est pas donnée à tout le monde
La chance de s'aimer pour la vie
10 ans 10 mois 10 secondes
Et nous voici
A plonger dans les eaux troubles
De mes souvenirs lointains
Si quelquefois je vois double
C'est que l'enfance me revient
10 ans 10 mois 10 secondes
Le temps n'est plus un soucis
Elle est pas donnée à tout le monde
La chance de s'aimer pour la vie...

Julien Clerc

(Pierre 12.01.2006)

She's taking her time making up the reasons
To justify all the hurt inside
Guess she knows from the smiles and the look in their eyes
Everyone's got a theory about the bitter one
They're saying, "Mama never loved her much"
And, "Daddy never keeps in touch
That's why she shies away from human affection"
But somewhere in a private place
She packs her bags for outer space
And now she's waiting for the right kind of pilot to come
And she'll say to him

I would fly to the moon and back if you'll be...
If you'll be my baby
Got a ticket for a world where we belong
So would you be my baby?

She can't remember a time when she felt needed
If love was red then she was color blind
All her friends they've been tried for treason
And crimes that were never defined
She's saying, "Love is like a barren place,
And reaching out for human faith
Is like a journey I just don't have a map for"
So baby's gonna take a dive and
Push the shift to overdrive
Send a signal that she's hanging
All her hopes on the stars
What a pleasant dream
She's sayin

I would fly to the moon and back if you'll be...
If you'll be my baby
Got a ticket for a world where we belong
So would you be my baby?

Mama never loved her much
And, Daddy never keeps in touch
That's why she shies away from human affection
But somewhere in a private place
She packs her bags for outer space
And now she's waiting for the right kind of pilot to come
And she'll say to him
She's sayin

I would fly to the moon and back if you'll be...
If you'll be my baby
Got a ticket for a world where we belong
So would you be my baby?

Savage Garden, To the moon and Back

It's a little bit funny this feeling inside
I'm not one of those who can easily hide
I don't have much money but boy if I did
I'd buy a big house where we both could live

If I was a sculptor, but then again, no
Or a man who makes potions in a travelling show
I know it's not much but it's the best I can do
My gift is my song and this one's for you

And you can tell everybody this is your song
It may be quite simple but now that it's done
I hope you don't mind
I hope you don't mind that I put down in words
How wonderful life is while you're in the world

I sat on the roof and kicked off the moss
Well a few of the verses well they've got me quite cross
But the sun's been quite kind while I wrote this song
It's for people like you that keep it turned on

So excuse me forgetting but these things I do
You see I've forgotten if they're green or they're blue
Anyway the thing is what I really mean
Yours are the sweetest eyes I've ever seen

Elton John, *Your song*

Well there's been sayin' goin' round I began to think it's true
It's awful hard to love someone when they don't care about you
Once I had a lovin' gal the sweetest little thing in town
But now she's gone and left me she done turn me down
But I ain't got nobody nobody cares for me
And I'm so sad and lonely won't somebody come and take chance with me
I'll sing you sweet love songs honey all of the time
If you'll only be the pretty mama of mine
Cause I ain't got nobody nobody cares for me
Yeah I ain't got nobody...

Merle Haggard, *Ain't got nobody*

Bess

I wants to stay here,
But I ain't worthy.
You is too decent to understan'.
For when I see him he hypnotize me.
When he take hold of me with his hot hand.
Someday I know he's coming back to call me.
He's goin' to handle me an' hold me so.
It's goin' to be like dyin', porgy, deep inside me -
But when he calls, I know I have to go.

Porgy

If dere warn't no crown, bess, if dere was only jus' you an'
Porgy, what den?

Bess

I loves you, porgy,
Don' let him take me,
Don' let him handle me an' drive me mad.
If you kin keep me,
I wants to stay here wid you forever,
An' I'd be glad.

Porgy

There, there, bess, you don' need to be afraid no mo',
You's picked up happiness and laid yo' worries down.
You goin' to live easy, you goin' to live high.
You goin' to outshine every woman in dis town.
An' remember, when crown come that's my business, bess!

Bess

I loves you, porgy,
Don' let him take me
Don' let him handle me
With his hot han'
If you kin keep me
I wants to stay here wid you forever.
I got my man.

Porgy

What you think I is, anyway,
To let dat dirty houn' dog steal my woman?
If you wants to stay wid porgy, you goin' stay.
You got a home now, honey, an' you got love.
So no mo' cryin', can't you understan'?
You goin' to go about yo' business, singin' 'cause
You got porgy, you got a man.

Ella Fitzgerald, *I loves you Porgy*

Squeeze me
But please don't tease me
C'mon and squeeze me
But please don't tease me
Want you to know I go for your squeezing
Want you to know it really is pleasing
Want you to know I ain't for no teasing

Treat me sweet and gentle
When you say goodnight
Just squeeze me
But please don't tease me
I get sentimental
When you hold me tight
Just squeeze me
But please don't tease me
Missing you since you went away
Singin' the blues away each day
Counting the nights and waiting for you
I'm in the mood to let you know
I never knew I loved you so
Please say, you love me too
When I get this feeling
I'm in ecstasy
So squeeze me
But don't tease me
Missing you since you went away
Singin' the blues away each day
Counting the nights and waiting for you
I'm in the mood to let you know
I never knew I loved you so
Please say, you love me too
When I get this feeling
I'm in ecstasy
So squeeze me
But please don't tease me
C'mon and squeeze me
But please don't tease me
Hear me honey, talkin'
squeeze me
But please don't tease me

Ella Fitzgerald, *Just squeez me*

Non più andrai, farfallone amoroso,
notte e giorno d'intorno girando;
delle belle turbando il riposo
Narcisetto, Adoncino d'amor.
Non più avrai questi bei pennacchini,
quel cappello leggero e galante,
quella chioma, quell'aria brillante,
quel vermiglio donnesco color.
Tra guerrieri, poffar Bacco!
Gran mustacchi, stretto sacco.
Schioppo in spalla, sciabla al fianco,
collo dritto, muso franco,
un gran casco, o un gran turbante,
molto onor, poco contante!
Ed invece del fandango,
una marcia per il fango.
Per montagne, per valloni,
con le nevi e i sollioni.
Al concerto di tromboni,
di bombarde, di cannoni,
che le palle in tutti i tuoni
all'orecchio fan fischiar.
Cherubino alla vittoria:
alla gloria militar.

W.A. Mozart, *Le Nozze de Figaro*

When you feel all alone
And the world has turned it's back on you
Give me a moment please to tame your wild wild heart
I know you feel like the walls are closing in on you
It's hard to find relieve and people can be so cold
When darkness is upon your door and you feel like you can't take anymore

Let me be the one you call
If you jump I'll break your fall
Lift you up and fly away with you into the night
If you need to fall apart
I can mend a broken heart
If you need to crash then crash and burn
You're not alone

When you feel all alone
And a loyal friend is hard to find
You're caught in a one way street
With the monsters in your head
When hopes and dreams are far away and
You feel like you can't face they day

Let me be the one you call
If you jump I'll break your fall
Lift you up and fly away with you into the night
If you need to fall apart
I can mend a broken heart
If you need to crash then crash and burn
You're not alone

Because there has always been heartache and pain
And when it's over you'll breathe again
You'll breath again

When you feel all alone
And the world has turned its back on you
Give me a moment please
To tame your wild wild heart

Let me be the one you call
If you jump I'll break your fall
Lift you up and fly away with you into the night
If you need to fall apart
I can mend a broken heart
If you need to crash then crash and burn
You're not alone

Savage Garden, *Crash and Burn*

Come away with me in the night
Come away with me
And I will write you a song

Come away with me on a bus
Come away where they can't tempt us
With their lies

I want to walk with you
On a cloudy day
In fields where the yellow grass grows knee-high
So won't you try to come

Come away with me and we'll kiss
On a mountaintop
Come away with me
And I'll never stop loving you

And I want to wake up with the rain
Falling on a tin roof
While I'm safe there in your arms
So all I ask is for you
To come away with me in the night
Come away with me

Norah Jones, *Come away with me*

J'aime les filles de chez Castel
J'aime les filles de chez Régine
J'aime les filles qu'on voit dans "Elle"
J'aime les filles des magazines
J'aime les filles de chez Renault
J'aime les filles de chez Citroën
J'aime les filles des hautes fourneaux
J'aime les filles qui travaillent à la chaîne

Si vous êtes comme ça, téléphonez-moi
Si vous êtes comme ci, téléphonez-me

J'aime les filles qui radotent
J'aime les filles à papa
J'aime les filles rigolotes
J'aime les filles sans papa
J'aime les filles de Mégève
J'aime les filles de St-Tropez
J'aime les filles qui font la grève
J'aime les filles qui vont camper

Si vous êtes comme ça, téléphonez-moi
Si vous êtes comme ci, téléphonez-me

J'aime les filles de la Rochelle
J'aime les filles de Camaret
J'aime les filles intellectuelles
J'aime les filles qui me font marrer
J'aime les filles qui font vieille France
J'aime les filles des cinémas
J'aime les filles de l'assistance
J'aime les filles dans l'embarras

Si vous êtes comme ça, téléphonez-moi
Si vous êtes comme ci, téléphonez-me

Jacques Dutronc, *J'aime les filles*

L'aventurier
Egare dans la vallee infernale
Le heros s'appelle Bob Morane
A la recherche de l'ombre jaune
Le bandit s'appelle Mr Kali-Jones
Avec l'ami Bill Ballantine
Sauve de justesse des crocodiles
Stop au trafic des Caraibes
Escale dans l'operation Nadawieb
Le coeur tendre dans le lit de Miss Clark
Prisonniere du sultan de Jarawak
En pleine terreur a Manicouagan
Isole dans la jungle birmane
Emprisonnant les flibustiers
L'ennemi est demasque
On a vole le collier de Civa
Le maharaja en repondra
Et soudain surgit face au vent
Le vrai heros de tous les temps
Bob Morane contre tout chacal
L'aventurier contre tout guerrier
Bob Morane contre tout chacal
L'aventurier contre tout guerrier
Derivant a bord du sampan
L'aventure au parfum d'Ylalang
Son surnom, Samourai du soleil
En demantelant le gang de l'archipel
L'otage des guerriers du Doc Xathan
Il s'en sortira toujours a temps
Tel l'aventurier solitaire
Bob Morane est le roi de la terre
Et soudain surgit face au vent
Le vrai heros de tous les temps
Bob Morane contre tout chacal
L'aventurier contre tout guerrier
Bob Morane contre tout chacal
L'aventurier contre tout guerrier

Indochine, *L'aventurier*

Unchain my heart baby let me be
Cause you don't care please set me free

Unchain my heart
Baby let me go
Unchain my heart
Cause you don't love me no more
Every time I call you on the phone
Some fella tells me your not at home
Unchain my heart set me free

Unchain my heart
Baby let me be
Unchain my heart
Cause you don't care about me
You got me sewed up like a pillow case
But you let my love go to waist
Unchain my heart set me free

I'm under your spell
Like a man in a trance
You know darn well that I don't stand a chance
Unchain my heart let me go my way
Unchain my heart you worry me night and day
I live a life of misery
And you don't care a bag of beans for me
Unchain my heart set me free

Solo

I'm under your spell
Like a man in a trance
You know darn well that I don't stand a chance
Unchain my heart let me go my way
Unchain my heart you worry me night and day
I live a life of misery
And you don't care a bag of beans for me
Unchain my heart set me free

Unchain my heart, Joe Cocker

We're so glad to see so many of you lovely people here tonight, and we would especially like to welcome all the representatives of illinois' law enforcement community who have chosen to join us in the palace hotel ballroom at this time. we do sincerely hope you'll all enjoy the show, and please remember people, that no matter who you are, and what you do to live, thrive and survive, there are still some things that make us all the same. you, me them, everybody, everybody.

Everybody needs somebody
Everybody needs somebody to love (someone to love)
Sweetheart to miss (sweetheart to miss)
Sugar to kiss (sugar to kiss)
I need you you you
I need you you you
I need you you you in the morning
I need you you you when my soul's on fire

Sometimes I feel
I feel a little sad inside
When my baby mistreats me
I never never never have a place to hide
I need you

Sometimes I feel
I feel a little sad inside
When my baby mistreats me
I never never never have a place to hide
I need you you you
I need you

You know people when you do find that somebody
Hold that woman, hold that man
Love him, hold him, squeeze her, please her, hold her
Squeeze and please that person, give 'em all your love
Signify your feelings with every gentle caress
Because it's so important to have that special somebody
To hold, kiss, miss, squeeze and please

Everybody needs somebody
Everybody needs somebody to love
Someone to love
Sweetheart to miss
Sugar to kiss
I need you you you
I need you you you
I need you you you...

On the version that appeared on the 'best of the blues brothers' album, elwood starts with another intro:

We're so glad to see so many of you lovely people here tonight, and we would especially like to welcome all the representatives of the california highway patrol, who are waiting for me and jake the show. we sincerely hope that you all will enjoy the show, and please remember people, that no matter who you are, and what you do to live, thrive and survive, there are things that make all S the same. you, me, my brother jake, wilson picket, solomon burke, everybody people, everybody.

Blues Brothers, *Everybody needs somebody to love*

Là-bas
Tout est neuf et tout est sauvage
Libre continent sans grillage
Ici, nos rêves sont étroits
C'est pour ça que j'irai là-bas

Là-bas
Faut du cœur et faut du courage
Mais tout est possible à mon âge
Si tu as la force et la foi
L'or est à portée de tes doigts
C'est pour ça que j'irai là-bas

N'y va pas
Y a des tempêtes et des naufrages
Le feu, les diables et les mirages
Je te sais si fragile parfois
Reste au creux de moi

On a tant d'amour à faire
Tant de bonheur à venir
Je te veux mari et père
Et toi, tu rêves de partir

Ici, tout est joué d'avance
Et l'on n'y peut rien changer
Tout dépend de ta naissance
Et moi je ne suis pas bien né

Là-bas
Loin de nos vies, de nos villages
J'oublierai ta voix, ton visage
J'ai beau te serrer dans mes bras
Tu m'échappes déjà, là-bas

J'aurai ma chance, j'aurai mes droits
N'y va pas
Et la fierté qu'ici je n'ai pas
Là-bas
Tout ce que tu mérites est à toi
N'y va pas
Ici, les autres imposent leur loi
Là-bas
Je te perdrai peut-être là-bas
N'y va pas
Mais je me perds si je reste là
Là-bas
La vie ne m'a pas laissé le choix
N'y va pas
Toi et moi, ce sera là-bas ou pas
Là-bas
Tout est neuf et tout est sauvage
N'y va pas
Libre continent sans grillage
Là-bas
Beau comme on n'imagine pas

N'y va pas
Ici, même nos rêves sont étroits
Là-bas
C'est pour ça que j'irai là-bas
N'y va pas
On ne m'a pas laissé le choix
Là-bas
Je me perds si je reste là
N'y va pas
C'est pour ça que j'irai là-bas

Jean-Jacques Goldman, *Là-Bas*

Moi je viens d'un pays de désert infini,
Où les caravanes rêvent et flânent.
Où, pendant ton sommeil,
Les serpents t'ensorcellent !
C'est bizarre ça ?
Mais, eh, c'est chez moi !

Quand le vent vient de l'Est,
Le soleil est à l'Ouest,
Et s'endort dans les sables d'or...
C'est l'instant envoûtant,
Vole en tapis volant,
Vers la magie des nuits d'Orient !

Oh nuits d'Arabie,
Mille et une folies.
Insomnie d'amour,
Plus chaude à minuit
Qu'au soleil, en plein jour !

Oh nuits d'Arabie,
Au parfum de velours.
Pour le fou qui se perd,
Au cœur du désert,
Fatal est l'amour !

Aladin, *Oh nuits d'Arabie*

J'ai laissé dans une mandarine
Une coquille de noix bleu marine
Un morceau de mon cœur et une voile
Planqués sous le vent tropical
Dans un pays sucré doucement
J' suis né dans le gris par accident
Dans mes tiroirs dans mon sommeil
Jolie Doudou sous le soleil

J'ai laissé sur une planisphère
Entre Capricorne et Cancer
Des points entourés d'eau des îles
Une fille au corps immobile
Mais pour bien la biguine danser
Faudrait ma peau ta peau toucher
T' es loin t' es tellement loin de moi
Qu' la biguine j' la danse pas.

{Refrain:}

J'ai le cœur grenadine oh...
J'ai le cœur grenadine
Pas de soleil sur ma peau
J'en passe j'en passe j'en passe des nuits des nuits
Des nuits à caresser du papier
Des lettres de toi
Mais le papier c'est pas 1' pied
Je voudrais tellement tellement tellement être là-bas
Avec toi.

A cinq mille milles derrière la mer
Des traces de sel sur tes paupières
Tourmenté tout mouillé ton corps
Pense à moi à moi très fort
Mais pour bien la journée dormir
Faudrait toute la nuit du plaisir
T' es loin, t' es tellement loin de moi
Du plaisir j'en ai pas.

{Refrain}

Dans un pays sucré doucement
J' suis né dans le gris par accident
Tout mon cœur est resté là-bas
Dans ce pays que j' connais pas.

J'ai le cœur grenadine (2x).

Laurent Voulzy, *J'ai le cœur grenadine*

There's talk on the street; it sounds so familiar
Great expectations, everybody's watching you
People you meet, they all seem to know you
Even your old friends treat you like you're something new

Johnny come lately, the new kid in town
Everybody loves you, so don't let them down

You look in her eyes; the music begins to play
Hopeless romantics, here we go again
But after awhile, you're lookin' the other way
It's those restless hearts that never mend

Johnny come lately, the new kid in town
Will she still love you when you're not around?
There's so many things you should have told her,
but night after night you're willing to hold her,
Just hold her, tears on your shoulder

There's talk on the street, it's there to
Remind you, that it doesn't really matter
which side you're on.
You're walking away and they're talking behind you
They will never forget you 'til somebody new comes along
Where you been lately? There's a new kid in town
Everybody loves him, don't they?
Now he's holding her, and you're still around
Oh, my, my
There's a new kid in town
Ooh, hoo
just another new kid in town
Ooh, hoo
Everybody's talking 'bout the new kid in town,
Everybody's walking' like the new kid in town
There's a new kid in town
There's a new kid in town
I don't want to hear it
There's a new kid in town
I don't want to hear it
There's a new kid in town
There's a new kid in town
There's a new kid in town

The Eagles, *There's a new kid in town*

Shakespeare

“(Le théâtre) a pour objet d’être le miroir de la nature, de montrer à la vertu ses propres traits, à l’infamie sa propre image, et au temps même sa forme et ses traits dans la personnification du passé. ” *Hamlet*

“ ... avoir beaucoup vu et ne rien avoir, c'est avoir les yeux riches et les mains pauvres ” *Comme il vous plaira*

“ ce que l'amour peut faire, l'amour ose le tenter ”
Romeo et Juliette

“ ... si tu veux absolument te marier, épouse un imbécile; car les hommes sensés savent trop bien quels monstres vous faites d'eux. ”
Hamlet

“ Car quel est l'auteur au monde qui vous enseignera la beauté aussi bien qu'un regard de femme? ”
Peines d'amour perdues
(Pierre, 20.01.2006)

“ Ce sont les étoiles, les étoiles tout là-haut qui gouvernent nos existences. ”
Le Roi Lear

Je n'aime pas ceux qui ne rient jamais, ce ne sont pas des gens sérieux

Je continue à composer parce que cela me fatigue moins que de me reposer.

W.A. Mozart

... il n'y a de vrai au monde que de déraisonner d'amour
Il ne faut jurer de rien

les deux grands secrets du bonheur: le plaisir et l'oubli.
La nuit vénitienne

... tous les amours ne se ressemblent pas, toutes les maitresses se ressemblent
Le Roman par lettres

Après avoir souffert, il faut souffrir encore; - Il faut aimer sans cesse après avoir aimé
La Nuit d'amour

Doutez, si vous voulez, de celui qui vous aime, - D'une femme ou d'un chien, mais non de l'amour même
La Coupe et les lèvres

J'aime, et rien ne le dit; j'aime, et seul je le sais; - Et mon secret m'est cher, et chère ma souffrance; - Et j'ai fait le serment d'aimer sans espérance, - Mais non pas sans bonheur; - je vous vois, c'est assez

Je suis venu trop tard dans un monde trop vieux.
Rolla

L'absence ni le temps ne sont rien quand on aime.
Poésies nouvelles

L'amour est tout, - l'amour, et la vie au soleil. - Amour est le grand point, qu'importe la maîtresse? - Qu'importe le flacon pourvu qu'on ait l'ivresse!
La Coupe et les lèvres

La vie est un sommeil, l'amour en est le rêve, - Et vous auriez vécu si vous aviez aimé.
Poésies

La vie est une rose dont chaque pétale est une illusion et chaque épine une réalité.

La vie, comme l'eau de mer, ne s'adoucit qu'en s'élevant vers le ciel.

Le mal existe, mais non pas sans le bien, comme l'ombre existe, mais non sans la lumière.
Lorenzaccio

Le seul vrai langage du monde est un baiser.

Il faut faire le sacrifice de ses préférences mais pas celui de ses convictions.

On a trois ou quatre fois dans sa vie l'occasion d'être brave, et tous les jours, celle de ne pas être lâche.

René Bazin

“ L'amour, né du hasard, a ce curieux privilège, si je veux, d'abolir le hasard ”

Il avait si mal à sa vie qu'il s'en était amputé et se servait d'un faux nom comme d'une prothèse. *L'Eglise Verte*

Il y a trois races d'hommes : ceux qui sont définis par ce qu'ils ont, ceux qui sont définis par ce qu'ils sont, ceux qui sont définis par ce qu'ils font. *Le Cri de la Chouette*

Les femmes sont contentes de leur ventre. Les unes pour ce qu'elles en sortent, pour les autres pour ce qu'elles y entrent. *Le Cri de la Chouette*

Hervé-Bazin

Oreilles, la nature en coquillant qui gire
Vos petits ronds voutés de long et de travers,
Fait en vous un dédale, où bien souvent je perds
Le langage amoureux que pour vous je soupire.

Ô portes de l'esprit, par où le doux Zéphyre
Fait entrer sur son aile et l'amour et mes vers,
Chastes chemins du coeur qui toujours sont ouverts
Pour ouïr les discours d'un pudique martyr,

Oreilles l'abrégé de toutes les beautés,
Petits croissants d'amour, accroissez les bontés
De ma chère Amaranthe, afin qu'elle m'allège !

Mais quoi par vos faveurs pourrais-je la toucher ?
Ma voix qui n'est que feu n'ose vous approcher,
Pource que vous avez la blancheur de la neige.

Les Oreilles d'Amaranthe, Pierre de Marbeuf

Pierre (17.01.2006)

Sourire - c'est oublier la grimace.

Gunnar Björling

Sourire à un interlocuteur qui vous embarrasse, on n'a pas encore trouvé mieux pour passer à autre chose.

Anne Gavalda

On peut sourire et sourire et pourtant être un scélérat.

William Shakespeare

Le sourire provient d'une vibration qui associe la joie et la terreur, l'émerveillement et l'effroi.

Patrick Drevet

Je connais un moyen de ne pas vieillir : c'est d'accueillir les années comme elles viennent et avec le sourire... un sourire, c'est toujours jeune.

Pierre Dac

Le sourire, c'est l'amorce du baiser.

Robert Sabatier

Caressez longuement votre phrase et elle finira par sourire.

Anatole France

On pleure mais on finit par sourire ; et tout en souriant on pleure.

Lord Byron

Le sourire de l'Homme est un espoir déçu.

Xavier Forneret

Pour vos réponses sourires qui ne reprochent jamais rien

J'aime vos réponses sourires qui ne demandent rien

J'aime vos réponses sourires qui ne disent rien

J'aime vos réponses sourires qui n'acceptent rien

Au moins autant que mon insolente franchise qui dit tout et rien.

Un sourire.

P. 9-02-2006

Quand la télé dans la chambre à coucher endort la libido

ROME (Reuters) - Les couples disposant d'un téléviseur dans leur chambre à coucher font deux fois moins l'amour que ceux qui n'en ont pas, révèle lundi une étude menée par une sexologue italienne.

"S'il n'y a pas de téléviseur dans la chambre, la fréquence (des rapports sexuels) double", a expliqué Serenella Salomoni à la tête d'une équipe de psychologues qui a interrogé 523 couples italiens afin d'observer l'effet de la télévision sur leur vie sexuelle.

Selon, l'étude, les Italiens qui n'ont pas de télé dans la chambre ont en moyenne deux fois plus de rapports sexuels par semaine, soit huit fois par mois. Ce chiffre chute à une moyenne de quatre par mois chez ceux équipés d'une télé.

Chez les plus de 50 ans, l'effet télé est encore plus marqué, avec une moyenne de 1,5 rapport sexuel par mois contre sept sans télé.

Selon l'étude, certains programmes ont tendance plus que d'autres à ralentir la libido. Les film violents mettent par exemple un terme direct à toute relation sexuelle pour la moitié des couples et les émissions de télé-réalité pour un tiers des couples.

16 janvier 2005, Reuters

Je savais que je devais rester anti-télé...
(Pierre 18.01.2006)

J'ai passé tant de nuits à briller sous mille soleils
A butiner les fleurs de ma bohème
Et pour rien au monde, je n'changerai le goût de ce miel
Mais voilà, vous me posez un sérieux problème
Non pas que vous ayez changé la couleur de mon ciel
Mais les choses aujourd'hui ne sont plus les mêmes
Et c'est non sans regret que j'ai eu vent de la nouvelle.

Une information à mettre au conditionnel,
Mais il semblerait bien que je vous aime.

Et même si la rumeur se fait de plus en plus belle
Et qu'elle crie sous mon toit que vous êtes une crème
S'il devient évident que vous semblez être celle
J'ai le coeur enchaîné à mon vieux théorème
C'est à mon grand regret que je n'peux que vous l'énoncer comme tel.

Une information à mettre au conditionnel,
Mais il semblerait bien que je vous aime.

Faut-il que je songe enfin à me brûler les ailes ?
Ne croyez surtout pas que j'en ai la flème
C'est sans doute par crainte que je chasse le naturel
Mais il tombe dans vos bras.
C'est commun, les mortels
Bientôt je serai prêt, je serai l'homme le plus formel.

Une information à mettre au conditionnel,
Mais il semblerait bien que je vous aime.

Au conditionnel, Matmatah

We got it together, didn't we?
Nobody but you and me.
We got it together, baby.

My first, my last, my everything,
And the answer to all my dreams.
You're my sun, my moon, my guiding star.
My kind of wonderful, that's what you are.

I know there's only, only one like you
There's no way they could have made two.
You're, you're all I'm living for
Your love I'll keep for evermore.
You're the first, my last, my everything.

In you I've found so many things,
A love so new, only you could bring.
Can't you see if you,
You'll make me feel this way,
You're like a first morning dew on a brand new day.

I see so many ways that I can love you,
'Till the day I die....
You're my reality, yet I'm lost in a dream.
You're my first, my last, my everything.

[instrumental]

I know there's only one, only one like you
There's no way they could have made two.
Girl, you're my reality.
But I'm lost in a dream,
You're the first, you're the last, my everything.

Your the first, the last, my everything, Barry White

Aller jusqu'au bout, ce n'est pas seulement résister, mais aussi se laisser aller.

Ce n'est pas la révolte en elle-même qui est noble, mais ce qu'elle exige.

Ce n'est pas la souffrance de l'enfant qui est révoltante en elle-même, mais le fait que cette souffrance ne soit pas justifiée.

Ce qui vient après la mort est futile.

Ceux qui aiment vraiment la justice n'ont pas droit à l'amour.

En vérité, le chemin importe peu, la volonté d'arriver suffit à tout.

Faire souffrir est la seule façon de se tromper.

Il faut créer le bonheur pour protester contre l'univers du malheur.

Il n'y a pas d'amour de vivre sans désespoir de vivre.

Il y a dans les hommes plus de choses à admirer que de choses à mépriser.

Il y a seulement de la malchance à n'être pas aimé: il y a du malheur à ne point aimer.

L'absurde, c'est la raison lucide qui constate ses limites.

L'espoir, au contraire de ce que l'on croit, équivaut à la résignation. Et vivre, c'est ne pas se résigner.

L'homme a deux faces: il ne peut pas aimer sans s'aimer.

L'homme n'est pas entièrement coupable: il n'a pas commencé l'histoire, ni tout à fait innocent, puisqu'il la continue.

L'héroïsme est peu de chose, le bonheur est plus difficile.

La grandeur de l'homme est dans sa décision d'être plus fort que sa condition.

La liberté est un baignoire aussi longtemps qu'un seul homme est asservi sur la terre.

La vraie générosité envers l'avenir consiste à tout donner au présent.

La vérité, comme la lumière, aveugle. Le mensonge, au contraire, est un beau crépuscule qui met chaque objet en valeur.

Le besoin d'avoir raison... marque d'esprit vulgaire.

Le grand courage, c'est encore de tenir les yeux ouverts sur la lumière comme sur la mort.

N'attendez pas le Jugement dernier. Il a lieu tous les jours.

Nous vivons avec des idées qui, si nous les éprouvions vraiment, devraient bouleverser toute notre vie.

On aide plus un être en lui donnant de lui-même une image favorable qu'en le mettant sans cesse en face de ses défauts.

Pour la plupart des hommes, la guerre est la fin de la solitude. Pour moi, elle est la solitude définitive.

Seule la vérité peut affronter l'injustice. La vérité, ou bien l'amour.

Si l'homme échoue à concilier la justice et la liberté, alors il échoue à tout.

Tout le monde ment. Bien mentir voilà ce qu'il faut.

Toute forme de mépris, si elle intervient en politique, prépare ou instaure le fascisme.

Albert Camus

J'ai décidé d'être heureux, car c'est bon pour la santé. *Voltaire*

Ezéchiel 36.26

"Et je vous donnerai un coeur nouveau je mettrai en vous un esprit nouveau, j'ôterai de votre chair le coeur de pierre et je vous donnerai un coeur de chair"

Jean, 3.5 L'entretien à Nicodème

"En vérité, en vérité, je te le dis, à moins de naître d'eau et d'Esprit, nul ne peut entrer dans le Royaume de Dieu. Ce qui est né de la Chair est chair. Ce qui est né de l'Esprit est Esprit. Ne t'étonne pas si je t'ai dit : "il vous faut naître à nouveau. Le vent souffle où il veut et tu entends sa voix mais tu ne sais pas d'où il vient ni où il va. Ainsi en est-il de quiconque est né de l'Esprit"

Did I disappoint you or let you down?
Should I be feeling guilty or let the judges frown?
'Cause I saw the end before we'd begun,
Yes I saw you were blinded and I knew I had won.
So I took what's mine by eternal right.
Took your soul out into the night.
It may be over but it won't stop there,
I am here for you if you'd only care.
You touched my heart you touched my soul.
You changed my life and all my goals.
And love is blind and that I knew when,
My heart was blinded by you.
I've kissed your lips and held your head.
Shared your dreams and shared your bed.
I know you well, I know your smell.
I've been addicted to you.

Goodbye my lover.
Goodbye my friend.
You have been the one.
You have been the one for me.

I am a dreamer but when I wake,
You can't break my spirit - it's my dreams you take.
And as you move on, remember me,
Remember us and all we used to be
I've seen you cry, I've seen you smile.
I've watched you sleeping for a while.
I'd be the father of your child.
I'd spend a lifetime with you.
I know your fears and you know mine.
We've had our doubts but now we're fine,
And I love you, I swear that's true.
I cannot live without you.

Goodbye my lover.
Goodbye my friend.
You have been the one.
You have been the one for me.

And I still hold your hand in mine.
In mine when I'm asleep.
And I will bear my soul in time,
When I'm kneeling at your feet.
Goodbye my lover.
Goodbye my friend.
You have been the one.
You have been the one for me.
I'm so hollow, baby, I'm so hollow.
I'm so, I'm so, I'm so hollow.

J. Blunt Goodbye my lover

O rage ! ô désespoir ! ô vieillesse ennemie!
N'ai-je donc tant vécu que pour cette infamie?
Et ne suis-je blanchi dans les travaux guerriers
Que pour voir en un jour flétrir tant de lauriers?
Mon bras qu'avec respect toute l'Espagne admire,
Mon bras, qui tant de fois a sauvé cet empire,
Tant de fois affermi le trône de son roi,
Trahit donc ma querelle et ne fait rien pour moi?
O cruel souvenir de ma gloire passée!
Oeuvre de tant de jours en un jour effacée!
Nouvelle dignité, fatale à mon bonheur!
Précipice élevé d'où tombe mon honneur!
Faut-il de votre éclat voir triompher le Comte,
Et mourir sans vengeance, ou vivre dans la honte?
Comte, sois de mon prince à présent gouverneur:
Ce haut rang n'admet point un homme sans honneur;
Et ton jaloux orgueil, par cet affront insigne,
Malgré le choix du Roi, m'en a su rendre indigne.
Et toi, de mes exploits glorieux instrument,
Mais d'un corps tout de glace inutile ornement,
Fer, jadis tant à craindre, et qui, dans cette offense,
M'as servi de parade, et non pas de défense,
Va, quitte désormais le dernier des humains,
Passe, pour me venger, en de meilleures mains.

Le Cid, Corneille Acte I scène 4

Percé jusques au fond du coeur
D'une atteinte imprévue aussi bien que mortelle,
Misérable vengeur d'une juste querelle,
Et malheureux objet d'une injuste rigueur,
Je demeure immobile, et mon âme abattue
Cède au coup qui me tue.
Si près de voir mon feu récompensé,
O Dieu, l'étrange peine!
En cet affront mon père est l'offensé,
Et l'offenseur le père de Chimène!

Que je sens de rudes combats!
Contre mon propre honneur mon amour s'intéresse:
Il faut venger un père, et perdre une maîtresse:
L'un m'anime le coeur, l'autre retient mon bras.
Réduit au triste choix ou de trahir ma flamme,
Ou de vivre en infâme.
Des deux côtés mon mal est infini.
O Dieu, l'étrange peine!
Faut-il laisser un affront impuni?
Faut-il punir le père de Chimène?

Père, maîtresse, honneur, amour,
Noble et dure contrainte, aimable tyrannie,
Tous mes plaisirs sont morts, ou ma gloire ternie.
L'un me rend malheureux, l'autre indigne du jour.
Cher et cruel espoir d'une âme généreuse,
Mais ensemble amoureuse,

Digne ennemi de mon plus grand bonheur,
Fer qui causes ma peine,
M'es-tu donné pour venger mon honneur?
M'es-tu donné pour perdre ma Chimène?

Il vaut mieux courir au trépas.
Je dois à ma maîtresse aussi bien qu'à mon père:
J'attire en me vengeant sa haine et sa colère;
J'attire ses mépris en ne me vengeant pas.
À mon plus doux espoir l'un me rend infidèle,
Et l'autre, indigne d'elle.
Mon mal augmente à le vouloir guérir,
Tout redouble ma peine.
Allons, mon âme; et puisqu'il faut mourir,
Mourons du moins sans offenser Chimène.

Mourir sans tirer ma raison!
Rechercher un trépas si mortel à ma gloire!
Endurer que l'Espagne impute à ma mémoire
D'avoir mal soutenu l'honneur de ma maison!
Respecter un amour dont mon âme égarée
Voit la perte assurée!
N'écoutons plus ce penser suborneur,
Qui ne sert qu'à ma peine.
Allons, mon bras, sauvons du moins l'honneur,
Puisqu'après tout il faut perdre Chimène.

Oui, mon esprit s'était déçu.
Je dois tout à mon père avant qu'à ma maîtresse.
Que je meure au combat, ou meure de tristesse,
Je rendrai mon sang pur comme je l'ai reçu.
Je m'accuse déjà de trop de négligence:
Courons à la vengeance;
Et tout honteux d'avoir tant balancé,
Ne soyons plus en peine,
Puis qu'aujourd'hui mon père est l'offensé,
Si l'offenseur est père de Chimène.

Le Cid, Acte I scène VI

L'Albatros

Souvent, pour s'amuser, les hommes d'équipage
Prennent des albatros, vastes oiseaux des mers,
Qui suivent, indolents compagnons de voyage,
Le navire glissant sur les gouffres amers.

A peine les ont-ils déposés sur les planches,
Que ces rois de l'azur, maladroits et honteux,
Laissent piteusement leurs grandes ailes blanches
Comme des avirons traîner à côté d'eux.

Ce voyageur ailé, comme il est gauche et veule!
Lui, naguère si beau, qu'il est comique et laid!
L'un agace son bec avec un brûle-gueule,
L'autre mime, en boitant, l'infirme qui volait!

Le Poète est semblable au prince des nuées
Qui hante la tempête et se rit de l'archer;
Exilé sur le sol au milieu des huées,
Ses ailes de géant l'empêchent de marcher.

Charles Baudelaire

Allégorie

C'est une femme belle et de riche encolure,
Qui laisse dans son vin traîner sa chevelure.
Les griffes de l'amour, les poisons du tripot,
Tout glisse et tout s'émousse au granit de sa peau.
Elle rit à la Mort et nargue la Débauche,
Ces monstres dont la main, qui toujours gratte et fauche,
Dans ses jeux destructeurs a pourtant respecté
De ce corps ferme et droit la rude majesté.
Elle marche en déesse et repose en sultane;
Elle a dans le plaisir la foi mahométane,
Et dans ses bras ouverts, que remplissent ses seins,
Elle appelle des yeux la race des humains.
Elle croit, elle sait, cette vierge inféconde
Et pourtant nécessaire à la marche du monde,
Que la beauté du corps est un sublime don
Qui de toute infamie arrache le pardon.
Elle ignore l'Enfer comme le Purgatoire,
Et quand l'heure viendra d'entrer dans la Nuit noire
Elle regardera la face de la Mort,
Ainsi qu'un nouveau-né, - sans haine et sans remords.

Charles Baudelaire

Je te donne ces vers afin que si mon nom
Aborde heureusement aux époques lointaines,
Et fait rêver un soir les cervelles humaines,
Vaisseau favorisé par un grand aquilon,

Ta mémoire, pareille aux fables incertaines,
Fatigue le lecteur ainsi qu'un tympanon,
Et par un fraternel et mystique chaînon
Reste comme pendue à mes rimes hautaines ;

Être maudit à qui, de l'abîme profond
Jusqu'au plus haut du ciel, rien, hors moi, ne réponds !
- Ô toi qui, comme une ombre à la trace éphémère,

Foules d'un pied léger et d'un regard serein
Les stupides mortels qui t'ont jugée amère,
Statue aux yeux de jais, grand ange au front d'airain !

Charles Baudelaire

En général pour les gens du monde, - un habile moraliste l'a dit, - l'amour n'est que l'amour du jeu, l'amour des combats. C'est un grand tort ; il faut que l'amour soit l'amour ; le combat et le jeu ne sont permis que comme politique en cas d'amour.

Règle sommaire et générale : en amour, gardez-vous de la *lune* et des *étoiles*, gardez-vous de la Vénus de Milo, des lacs, des guitares, des échelles de corde et de tous romans, - du plus beau du monde, - fût-il écrit par Apollon lui-même ! Mais aimez bien, vigoureusement, crânement, orientalement, féroce^{ment} celle que vous aimez ; que votre amour, - l'harmonie étant bien comprise, - ne tourmente point l'amour d'un autre ; que votre choix ne trouble point l'État.

Charles Baudelaire

Ah ! L'amour d'une mère chacun en sa part et tous l'ont tout entier
Victor Hugo

Une fermière du Rwanda,
Qui était Hutu de surcroît,
Quitte sa case et sa smala
Pour le marché de Kampala.

Elle veut honorer sa tribu
D'un beau chapon gras et dodu.
Mais elle était peu fortunée,
Et le marchand Tutsi, rusé,
Refusa de baisser le prix
Du chapon par elle choisi.

Me le donnerais-tu,
Dit la cliente Hutu,
Contre une gâterie
Sur ton beau bengali ?

A voir, dit le vendeur,
De cette gâterie quelle serait la valeur ?
Vaudrait elle un chapon ?
Il m'en faudrait la preuve pour de bon.

Aussitôt la bougresse s'enfouit sous le boubou,
Et vite fait jaillir la sève du bambou.
J'ai gagné le chapon, s'exclame l'innocente,
La bouche encore pleine du produit de la vente.

Que nenni' lui répond le volaillier acerbe
Tout comme la figure, le chapon tu as perdu
Car comme le dit notre si beau proverbe :

Turlute Hutu, Chapon point eu

Et si j'avais embrassé Erwan...

Toujours, sur ses lèvres suaves, je lisais le temps.
L'espace nous séparait des douceurs ardentes
Et au firmament de rose se posait l'attente
D'un amour parfait. L'Erwan que je voulais tant.

Ton image disparaît dans le flou de mes rêves.
Ton corps se sculpte sur la brume. Je n'ose le frôler.
Tu envahis mon sommeil où s'est effacé
Les contours d'une réalité si loin, si brève.

Tu n'es qu'un soupir, un idéal innocent.
Parfois je demande : « Si j'avais été moins lente,
Aurais-tu voulu de mon histoire endormante ? »

Erwan. Je répète tes lettres dans le souffle du vent.
Personne ne m'entend. Tes lèvres inconnues me hantent.
Je crie. Je pleure. J'ai froid. Je tremble dans ma tourmente
D'un amour pour Erwan, échoué trop rapidement.

Tes yeux se perdent sans aucune couleur et m'achèvent.
Tes mains glissent. Je perds la chaleur de ton poignet.
Tu t'évades de mes doigts où je n'ai su garder
La chance de t'aimer et d'obtenir ma trêve.

Tu n'es qu'un espoir, une poésie que j'invente.
Parfois je dis : « Si j'avais avec une foi ardente,
Embrassé Erwan, en serait-il autrement ? »

*Si je pouvais vivre à nouveau ma vie,
Dans la prochaine, j'essaierais de commettre plus d'erreurs,
Je ne tenterais pas d'être aussi parfait, je me détendrais davantage.
Je serais plus bête que j'ai été, en fait je prendrais très peu de choses au sérieux.
Je serais moins hygiénique,
Je courrais plus de risques, je ferais plus de voyages,
Je contemplerai plus de couchers de soleils, je gravirais plus de montagnes.
Je nagerais dans plus de rivière ;
J'irais dans plus d'endroits où je ne suis jamais allée, je mangerais
Plus de glace et moins de fèves, j'aurais plus de problèmes réels et moins imaginaires*

*J'ai été une de ces personnes qui vécurent sensément et prolifiquement
Chaque minute de leur vie ; bien sûr, j'ai eu des moments de joie
Mais si je pouvais revenir en arrière j'essaierais d'avoir seulement de bons moments.
Au cas où vous ne le sauriez pas, c'est de cela qu'est faite la vie, seulement de moments,
Ne perds pas l'instant présent.
J'ai été de ceux qui n'allaient pas nulle part sans un thermomètre, un sac d'eau chaude, un
parapluie et un parachute.*

*Si je pouvais recommencer à vivre, je voyagerais plus légèrement.
Si je pouvais recommencer à vivre, je commencerais à marcher pieds nus
Au début du printemps et je continuerais jusqu'à la fin de l'automne .
Je ferais plus de tours dans les petites rues, je contemplerai plus d'aurores
Et je jouerais avec plus d'enfants, si j'avais à nouveau la vie devant moi.
Mais tu vois, j'ai 85 ans et sais que je suis en train de mourir.*

Jorge Luis Borges

Si mon corps avait changé...

L'adolescence, trépignement génital et tourbillon des sens,
Vous arrache à la jeune innocence des cours
Et sans regret, vous entrez dans la danse du jour
Aux longues nuits, sous les regards plein de condescendance.

La chair a changé et ses flammes courent en transe
A la recherche de la plus belle image de ses atours.
L'esprit se dissipe et l'identité se fait jour.
Finalement, vous passez

Qu'un souvenir

Un matin j'ai vu
Il prenait mes mains sur mon dos
Il touchait mon cœur de ses mots
Il dansait dans mon âme d'amour
Il donnait de la joie à mes jours

Il chantait de sa voix si tendre
Il avait passé sa vie à m'attendre
Il

Que faire des ces souvenirs ?
Il ne va jamais revenir
Avec lui il a pris ses mensonges
Et moi, je suis envahie de ses songes

Mais je ne suis qu'un souvenir
Qui ne veut plus rien dire
Et je ne sais plus quoi écrire
Quand il ne reste que des souvenirs

un souffle un murmure un écho inaudible
Il avait pris mon cœur

Elle n'avait que vingt-cinq ans

Déjà une adulte et pourtant, un cœur d'enfant
Un oiseau fragile qui avait pris pour
Elle est morte en l'aimant
Elle a perdu sa joie d'enfant

Une vie qui se moque
Des cœurs, des âmes dans
Un tournis de cendres égoïstes

Une vie qui trompe
Des mots tendres et souris dans
Des promesses fausses exaltées

Une vie qui tremble
Des échecs provoqués dans
Une existence déjà condamnée

Une vie qui a été mentie
Des paroles dites et illusoires dans
Une réalité pourtant impossible

Une vie qui s'est jouée
Du quotidien lisse et moqueur dans
Une indifférence réelle qui ne répond

Lui

Une vie en partie, une partie de vie
Des pièces que tu as jouées dans
Un futur qui pèse comme une plume

D'une vie... Désormais partie.

Une vie en partie.

Une vie qui fait mal
Des larmes qui ne cessent de tomber dans
Un lit de lys blancs étendus

Une vie qui s'éteint
Du carbone brûlé, émietté dans
Un sac que l'on a enterré

Une vie qui se gâche
D'un désir non voulu dans
Des rêves morts et déchirés

Une vie qui survit
D'un souffle si difficile à trouver dans
Un miroir cerné, terne et vide

Une vie qui est perdue
D'un être de désastre dans
Un hibiscus qu'on maudit

Elle

*Je
Tu
Vous*

Une partie de vie, une vie en partie
Du chemin que j'ai à parcourir dans
Un passé qui pèse comme un fardeau

Une partie de vie, une vie en partie
De ma vie tout de même, jetée dans
Un présent libre qui enferme l'espoir

*Je
Elle
&
Elle*

Une vie en partie, sans plus de rêves
Une vie en partie, sans plus d'esprit
Une vie en partie, sans plus de sourires

Vous attendez qu'il rachète ma conscience.
Vous, au liseré d'étain et aux cordes d'acide
Vous souriez et vous moquez de cette absence
En nourrissant les vers et les vertus d'un insipide.

Vous attendez qu'il vienne me chercher et sauver
Vous, votre jeu et votre monde où tout est illusion.
Vous riez de l'existence et tuez les verbes aimer
En abusant les paroles et les regards de l'émotion.

J'erre dans l'attente d'être rachetée par le diable
Je me déverse de sang sur un enfer innocent et coupable
Et vous continuez de tenter l'écume des plus belles fleurs.

J'erre perdue après avoir été condamnée par une pierre
Je me déverse de souffle sur un passage de cimetière
Et vous continuez de creuser la vie au gré de vos humeurs.

Quand vous attendez un prince... J'erre dans la mort.